

JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES

BRIDGERTON

3 & 4

NETFLIX

SOURCE D'INSPIRATION DE LA
SÉRIE ORIGINALE NETFLIX

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**



Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

LA CHRONIQUE DES

BRIDGERTON

Aux Éditions J'ai lu

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc
N° 8890
- 2 – Anthony
N° 8960
- 3 – Benedict
N° 9081
- 4 – Colin
N° 9258
- 5 – Éloïse
N° 9284
- 6 – Francesca
N° 9365
- 7 – Hyacinthe
N° 9393
- 8 – Gregory
N° 9415
- 9 – Des années plus tard
N° 11580

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON 1 & 2**

- Splendide
N° 9303
- L'insolente de Stannage Park
N° 9724
- Comment séduire un marquis ?
N° 9742
- Les carnets secrets de Miranda
N° 9835
- Mademoiselle la curieuse
N° 9894
- Trois mariages et cinq prétendants
N° 10918
- Ce que j'aime chez vous
N° 12658

**LES DEUX DUCS
DE WYNDHAM**

- 1 – Le brigand
N° 11745
- 2 – M. Cavendish
N° 11774

**LE QUARTET
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis
N° 11779
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
- 3 – Pluie de baisers
N° 11903
- 4 – Les secrets de Sir Richard
Kenworthy
N° 11915

LES ROKESBY

- 1 – À cause de Mlle Bridgerton
N° 11987
- 2 – Un petit mensonge
N° 12119
- 3 – L'autre Mlle Bridgerton
N° 12747

JULIA QUINN

BENEDICT

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*



Déjà parus sous les titres :
La chronique des Bridgerton 3 – Benedict
La chronique des Bridgerton 4 – Colin

Titre original
AN OFFER FROM A GENTLEMAN

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2001

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2009

Titre original
ROMANCING WITH MISTER BRIDGERTON

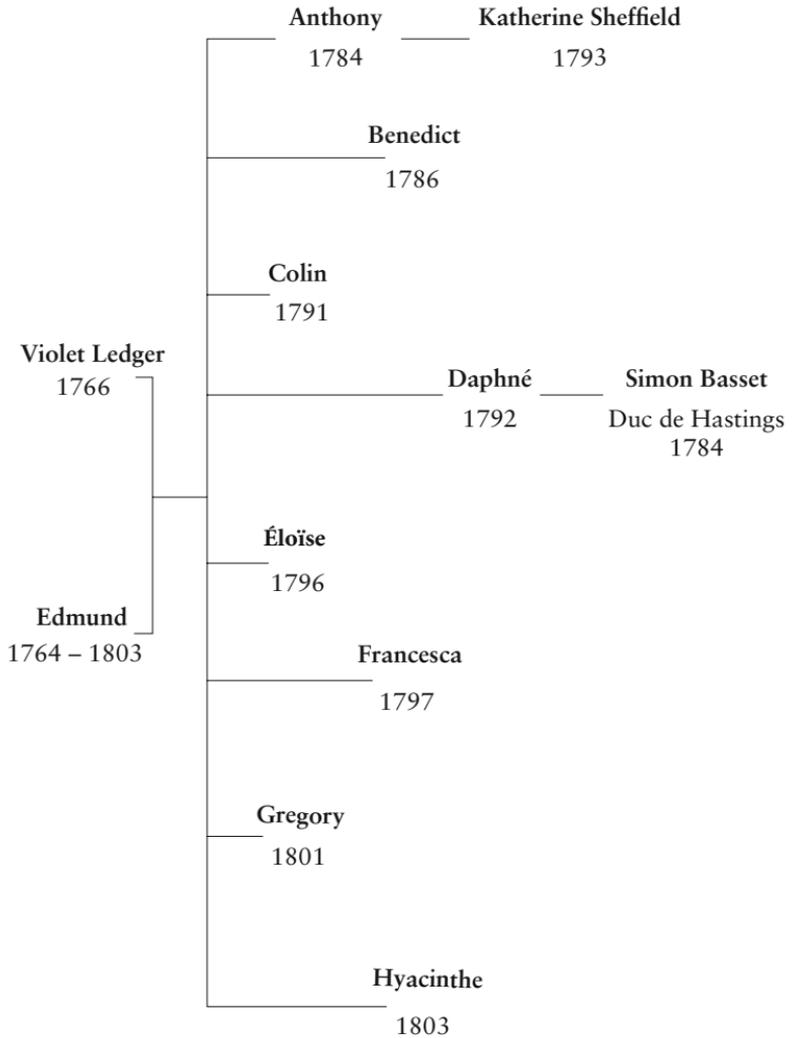
Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2002

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2010

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2021

La famille Bridgerton



*À Cheyenne,
en souvenir d'un été Frappucino.*

*Et aussi à Paul,
même s'il trouve tout à fait normal
de regarder une opération de chirurgie
cardiaque à la télévision pendant que
nous mangeons des spaghettis.*

La saison 1815 est bien entamée, et alors que l'on pourrait s'attendre que toutes les discussions tournent autour de Wellington et de Waterloo, elles diffèrent en vérité bien peu de celles de 1814, lesquelles étaient essentiellement consacrées à l'éternelle question qui agite le beau monde : le mariage.

Comme d'habitude, les débutantes en quête d'un bon parti louchent toutes vers la famille Bridgerton, plus précisément vers l'aîné des frères encore célibataires, Benedict. Celui-ci ne possède peut-être pas de titre nobiliaire, mais son beau visage, son physique athlétique et son portefeuille bien garni semblent combler ce handicap. À vrai dire, votre dévouée chroniqueuse a entendu plus d'une mère ambitieuse dire de sa fille : « Elle épousera un duc... ou un Bridgerton. »

Pour sa part, M. Bridgerton ne manifeste qu'un intérêt relatif pour les demoiselles présentes aux événements mondains. Il assiste à presque tous ceux-ci, mais ne fait rien d'autre que regarder les portes, comme s'il attendait une personne en particulier.

Peut-être... une fiancée ?

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY WHISTLEDOWN,
12 juillet 1815

Prologue

Tout le monde savait que Sophie Beckett était une bâtarde.

Les domestiques l'avaient très bien compris, mais ils adoraient la petite Sophie depuis le jour où elle était arrivée à Penwood Park à l'âge de trois ans, petit paquet emballé dans un manteau trop grand pour elle et déposé sur le seuil de la maison par une pluvieuse nuit de juillet. Et puisqu'ils l'aimaient de tout leur cœur, ils se comportaient avec elle exactement comme si elle était, ainsi que l'avait expliqué le sixième comte de Penwood, la fille orpheline d'un ami défunt. Ils se gardaient bien de faire remarquer que les yeux vert noisette et la chevelure blond cendré de Sophie étaient rigoureusement les mêmes que ceux de Monsieur le comte, que ses traits offraient une troublante similitude avec ceux de feu la mère de Monsieur le comte ou que son sourire était la réplique parfaite de celui de la sœur de Monsieur le comte. Personne ne voulait heurter les sentiments de Sophie – ni risquer de perdre son gagne-pain – en soulignant ces ressemblances.

Lord Richard Gunningworth ne parlait jamais de Sophie ni de ses origines, mais il devait savoir qu'elle était de son sang. Tout le monde ignorait le contenu de la lettre que la gouvernante avait trouvée dans la poche de l'enfant lorsqu'elle avait découvert celle-ci sur le pas de la porte, au beau milieu de cette nuit d'averse. Le comte avait brûlé la missive quelques secondes après l'avoir lue. Il avait regardé la feuille de papier se recroqueviller dans les flammes, puis ordonné que l'on prépare une chambre pour l'enfant près de la nursery. Sophie n'était jamais repartie. Il l'appelait « Sofia », et elle l'appelait

« monsieur ». Ils ne se voyaient que lorsque le comte rentrait de Londres, quelques fois par an.

Quoi qu'il en soit, et c'était là le plus important, Sophie avait conscience d'être une bâtarde. Elle ignorait comment elle l'avait appris, mais le fait est qu'elle le savait et qu'elle l'avait toujours su. Elle n'avait que peu de souvenirs de sa vie avant son arrivée à Penwood Park, mais elle revoyait le long voyage à travers l'Angleterre en compagnie de sa grand-mère, secouée de quintes de toux et effroyablement amaigrie. Celle-ci, d'une voix oppressée par une respiration sifflante, avait expliqué à Sophie qu'elle allait désormais vivre chez son père. Sophie n'oublierait jamais les minutes où elle avait attendu devant la porte sous une pluie battante, tandis que sa grand-mère l'épiait, dissimulée derrière un bosquet pour s'assurer qu'on la faisait entrer dans la maison.

Le comte avait effleuré la joue de Sophie du bout des doigts pour lever son visage vers la lumière, et à cet instant, tous deux avaient compris la vérité.

Tout le monde savait que Sophie Beckett était une bâtarde, personne n'y faisait jamais allusion, et chacun s'accommodait fort bien de la situation.

Jusqu'au jour où le comte décida de se marier.

Sophie apprit la nouvelle avec un certain plaisir. La gouvernante lui dit que le majordome avait dit que le secrétaire de monsieur avait dit que monsieur envisageait de passer plus de temps à Penwood Park, à présent qu'il allait être chargé de famille. Bien que le comte ne manquât pas vraiment à Sophie pendant ses absences – difficile de se languir de quelqu'un qui ne prête aucune attention à vous-même lorsqu'il est là ! –, la petite fille songea qu'il pourrait lui manquer si elle apprenait à le connaître. Et si, de son côté, il apprenait à la connaître, il s'absenterait peut-être moins souvent. En outre, la bonne de l'étage lui dit que la gouvernante avait dit que le majordome des voisins avait dit que la future épouse de monsieur avait déjà deux filles, du même âge que Sophie.

Après sept longues années de solitude à la nursery, Sophie était ravie. Contrairement aux autres enfants des environs, elle n'était jamais invitée aux fêtes et autres événements mondains.

Certes, personne ne la traitait ouvertement de bâtarde – ce qui serait revenu à accuser Penwood, qui avait déclaré qu'elle était sa pupille et n'était jamais revenu sur le sujet, d'être un menteur – mais, par ailleurs, le comte n'avait guère fait d'efforts pour imposer Sophie à son entourage. Aussi, à l'âge de dix ans, les meilleurs amis de la fillette étaient-ils des femmes de chambre et des valets de pied. Quant à la gouvernante et au majordome, ils auraient aussi bien pu être ses parents.

Désormais, elle allait avoir des sœurs !

Bien sûr, Sophie savait qu'elle ne pourrait pas vraiment les considérer ainsi, puisqu'elle leur serait présentée comme Mlle Sofia Maria Beckett, pupille du comte de Penwood, mais elles seraient tout de même presque des sœurs pour elle. N'était-ce pas là le plus important ?

Voilà pourquoi, par un après-midi de février, Sophie se trouvait avec les domestiques dans le grand hall de Penwood Park, le regard rivé sur la fenêtre, guettant l'attelage du comte qui remonterait l'allée, avec à son bord la nouvelle comtesse et ses deux filles, ainsi, bien sûr, que le maître des lieux.

— Croyez-vous qu'elle va m'aimer ? murmura Sophie à Mme Gibbons, la gouvernante. Je parle de l'épouse de monsieur.

— Mais bien entendu, ma chérie ! répondit la brave femme.

Cependant, le regard de celle-ci démentait ses inflexions assurées. Après tout, la nouvelle comtesse pouvait s'offenser de la présence sous son toit de l'enfant illégitime de son époux.

— Est-ce que je prendrai mes leçons avec ses filles ?

— Je ne vois pas l'intérêt de vous séparer.

Sophie hocha pensivement la tête, puis elle sursauta en voyant l'attelage rouler dans l'allée.

— Les voilà ! chuchota-t-elle.

Mme Gibbons tendit la main vers elle pour lui tapoter la tête, mais Sophie s'était déjà élancée vers la fenêtre et appuyait son nez contre la vitre.

Le comte descendit le premier, puis il aida les deux fillettes à l'imiter. Elles étaient vêtues de manteaux noirs identiques. L'une portait un ruban rose dans les cheveux, l'autre un jaune.

Comme elles s'écartaient d'un pas, le comte tendit la main à la dernière occupante de la voiture.

Sophie retint son souffle, attendant de voir sortir la nouvelle comtesse.

— S'il vous plaît ! murmura-t-elle en croisant ses petits doigts.

S'il vous plaît, faites qu'elle m'aime !

Peut-être, si la comtesse la prenait en affection, le comte l'aimerait-il à son tour... Peut-être, même s'il ne l'appelait pas réellement sa fille, la traiterait-il comme si elle l'était... Peut-être formeraient-ils une vraie famille...

Sous le regard anxieux de Sophie, la nouvelle maîtresse des lieux descendit enfin de voiture. Chacun de ses gestes était si gracieux que la fillette ne put s'empêcher de songer à la délicate alouette qui venait parfois visiter le bain d'oiseaux installé dans le jardin. Même son chapeau était orné d'une longue plume dont les nuances turquoise scintillaient dans la vive lumière du soleil d'hiver.

— Qu'elle est belle ! murmura Sophie, éblouie.

Elle lança un rapide coup d'œil en direction de Mme Gibbons afin de jauger sa réaction, mais la gouvernante arborait une expression indéchiffrable, le regard fixé droit devant elle, car le comte s'apprêtait à faire entrer sa nouvelle famille pour procéder aux présentations.

Sophie déglutit péniblement, ignorant où elle était censée se tenir. Tout le monde semblait savoir où se placer. Les membres du personnel étaient alignés suivant leur rang, depuis le majordome jusqu'à la dernière des filles de cuisine. Même les chiens étaient assis dans un angle du hall, solidement tenus en laisse par un domestique.

Sophie, elle, n'avait pas de place. Si elle, avait réellement été la fille de la maison, elle aurait dû se trouver auprès de sa préceptrice pour attendre la nouvelle comtesse. Si elle avait réellement été la pupille du comte... eh bien, il en aurait été de même. Seulement, Mlle Timmons, qui avait pris froid, avait refusé de quitter la nursery pour descendre au rez-de-chaussée. Les domestiques n'avaient pas cru une seconde à ce prétexte – Mlle Timmons se portait comme un charme la veille au

soir –, mais aucun d'entre eux ne lui aurait reproché ce petit mensonge. Après tout, Sophie était une bâtarde, et personne ne voulait être celui ou celle qui insulterait la nouvelle comtesse en lui présentant l'enfant illégitime de son époux.

Et il aurait fallu que la comtesse soit aveugle ou stupide, ou les deux à la fois, pour ne pas comprendre immédiatement que Sophie était bien plus que la pupille du comte.

Soudain paralysée par la timidité, Sophie se rencogna dans un angle de la pièce tandis que deux valets de pied ouvraient les battants de la porte d'entrée avec force courbettes. Les deux filles entrèrent les premières, avant de s'écarter pour céder le passage au comte, qui entraînait son épouse à l'intérieur. Monsieur présenta Madame et ses filles au majordome, lequel présenta celles-ci au personnel.

Et Sophie attendit.

Le majordome présenta les valets de pied, la cuisinière, la gouvernante, les palefreniers.

Et Sophie attendit.

Il présenta les femmes de chambre, les filles de cuisine, les petites bonnes.

Et Sophie attendit.

Pour finir, le majordome – il s'appelait Rumsey – présenta la toute dernière des bonnes, une fille de service qui s'appelait Dulcie et n'était là que depuis une semaine. Le comte hocha la tête et remercia Rumsey dans un murmure, tandis que Sophie, qui ne savait toujours pas ce qu'elle devait faire, attendait.

Alors, elle toussa pour s'éclaircir la voix et s'avança d'un pas, un sourire hésitant aux lèvres. Elle ne passait guère de temps avec le comte, mais on l'amenait à lui chaque fois qu'il venait à Penwood Park, et il lui accordait toujours quelques minutes de son temps. Il lui demandait comment se déroulaient ses leçons, puis il la renvoyait à la nursery.

Sans doute voudrait-il encore savoir si elle travaillait bien, même s'il était à présent marié. Sans doute cela l'intéresserait-il d'apprendre qu'elle maîtrisait maintenant l'art de multiplier les fractions et que Mlle Timmons avait récemment qualifié son accent français de « parfait ».

Occupé à dire quelque chose aux filles de la comtesse, il ne l'entendit pas. Sophie toussota de nouveau, cette fois plus fort. D'une voix plus haut perchée qu'elle ne l'aurait voulu, elle appela :

— Monsieur ?

Le comte se retourna.

— Ah, Sofia, marmonna-t-il. Je n'avais pas vu que tu étais là.

Sophie se réjouit. Il ne l'avait pas délibérément ignorée, alors !

— Qui est-ce donc ? demanda la comtesse en s'approchant pour mieux la voir.

— Ma pupille, répondit le comte. Mlle Sofia Maria Beckett.

La nouvelle épouse parcourut Sophie d'un regard intrigué, puis elle fronça les sourcils. Elle les fronça jusqu'à ce qu'ils se rejoignent et ne fassent plus qu'un.

— Je vois, murmura-t-elle.

Et tout le monde dans le hall sut immédiatement ce qu'elle voyait.

— Rosamund, Posy ! appela-t-elle en se tournant vers ses filles. Venez avec moi.

Celles-ci se dirigèrent immédiatement vers leur mère. Sophie leur adressa un sourire timide. La plus petite lui sourit en retour. En revanche, l'aînée, qui avait les cheveux blonds comme les blés, imitant sa mère, leva le nez en l'air et détourna les yeux.

Sophie avala sa salive et sourit de nouveau à la plus amicale des deux, mais celle-ci se mordit la lèvre inférieure d'un air indécis avant de baisser le regard vers le sol.

La comtesse tourna le dos à Sophie et demanda à son époux :

— Je suppose que vous avez fait préparer des chambres pour Rosamund et Posy ?

Il hocha la tête.

— Près de la nursery. Juste à côté de celle de Sofia.

Il y eut un long silence. La comtesse devait savoir que certaines batailles ne se livrent pas devant le personnel, car elle se contenta de déclarer :

— J'aimerais voir l'étage, à présent.

Et elle s'en alla, entraînant le comte et ses filles dans son sillage.

Sophie les regarda gravir les marches. Lorsqu'ils eurent disparu sur le palier, elle se tourna vers Mme Gibbons.

— Pensez-vous que je doive les accompagner pour aider ? proposa-t-elle. Je pourrais faire visiter la nursery aux petites filles...

La gouvernante secoua la tête.

— Elles ont l'air fatiguées, répondit-elle, visiblement gênée. Je suis sûre qu'elles ont besoin d'une sieste.

Sophie haussa les sourcils. On lui avait dit que Rosamund avait onze ans, et Posy, dix. N'avaient-elles pas passé l'âge de dormir l'après-midi ?

Mme Gibbons lui frotta gentiment le dos.

— Et si vous veniez plutôt avec moi ? Je ne serais pas fâchée d'avoir un peu de compagnie, et la cuisinière m'a dit qu'elle venait de sortir une fournée de shortbreads. Je crois qu'ils sont encore chauds.

Sophie acquiesça et suivit la gouvernante hors du hall. Elle aurait tout le temps ce soir de faire connaissance avec les deux fillettes. Elle leur montrerait la nursery, puis elles deviendraient amies, et bientôt, elles seraient comme des sœurs.

Sophie sourit. Cela allait être merveilleux d'avoir des sœurs !

En fait, Sophie ne croisa pas Rosamund et Posy – pas plus que le comte et la comtesse – avant le lendemain. En pénétrant dans la nursery pour y prendre son dîner, elle vit que le couvert avait été mis pour deux personnes, non pour quatre. Mlle Timmons (qui s'était rétablie à une vitesse proprement stupéfiante) déclara que, au dire de la nouvelle comtesse, Rosamund et Posy étaient trop fatiguées par le trajet pour manger.

Toutefois, les fillettes devaient bien prendre leurs leçons. Aussi, le lendemain matin, se présentèrent-elles à la nursery, marchant un pas derrière leur mère. Sophie, qui étudiait depuis une heure déjà, leva les yeux de son cahier d'arithmétique

avec un vif intérêt. Cette fois-ci, elle ne sourit pas aux deux filles. Pour une raison qu'elle n'aurait su expliquer, cela lui semblait préférable.

— Mademoiselle Timmons, dit la comtesse.

Celle-ci fit une révérence.

— Madame, la salua-t-elle dans un murmure.

— Mon époux m'a dit que vous seriez la préceptrice de mes filles.

— Je ferai de mon mieux, madame.

La comtesse désigna son aînée, celle qui avait des cheveux blonds et des yeux bleu clair. La jeune fille, songea Sophie, était aussi jolie que la poupée de porcelaine que le comte lui avait envoyée de Londres pour son septième anniversaire.

— Voici Rosamund. Elle a onze ans.

Puis, dirigeant sa main vers sa cadette, qui n'avait pas quitté ses souliers des yeux, la comtesse ajouta :

— Et voici Posy, qui a dix ans.

Sophie observa celle-ci, curieuse. À la différence de sa mère et de sa sœur, Posy avait les yeux et les cheveux bruns, et ses joues étaient un peu rondes.

— Sophie aussi a dix ans, fit remarquer Mlle Timmons.

La comtesse pinça les lèvres.

— Veuillez emmener les filles visiter la maison et le jardin.

Mlle Timmons hocha la tête.

— Très bien. Sophie, posez votre ardoise. Nous reprendrons la leçon plus...

— Uniquement *mes* filles, coupa la comtesse d'une voix glaciale. Je souhaite m'entretenir avec Sophie.

Cette dernière déglutit douloureusement et tenta de lever les yeux vers ceux de la comtesse, mais ne parvint pas plus haut que son menton. Pendant que sa préceptrice entraînait Rosamund et Posy hors de la salle, elle se leva pour écouter ce que la nouvelle épouse de son père avait à lui dire.

— Je sais qui tu es, dit la comtesse dès que la porte fut fermée.

— M... madame ?

— Tu es sa bâtarde, et n'essaie pas de le nier.

Sophie ne répondit pas. Certes, cela était exact, mais jamais personne ne l'avait formulé à haute voix. Du moins, pas devant elle.

La comtesse lui souleva le menton sans ménagement pour la forcer à la regarder.

— Écoute-moi bien, dit-elle d'une voix menaçante. Tu vis peut-être ici, à Penwood Park, et tu vas peut-être partager les leçons de mes filles, mais tu n'es qu'une bâtarde, et tu ne seras jamais rien d'autre. Ne commets jamais, jamais l'erreur de te croire du même monde que nous.

Sophie laissa échapper un petit gémissement lorsque les ongles de la comtesse s'enfoncèrent dans la chair tendre sous son menton.

— Mon époux, poursuivit celle-ci, se sent lié à toi par je ne sais quelle ridicule obligation. C'est tout à fait noble de sa part de vouloir réparer ses erreurs passées, mais c'est une insulte pour moi de devoir supporter ta présence sous mon toit et de te voir nourrie, vêtue et éduquée comme si tu étais réellement sa fille.

Elle était réellement sa fille ! faillit protester Sophie. Et elle vivait sous ce toit depuis bien plus longtemps que la comtesse !

D'un geste sec, cette dernière libéra son menton.

— Je ne veux pas te voir, siffla-t-elle entre ses dents. Tu n'es pas autorisée à m'adresser la parole, et tu feras en sorte de ne jamais te trouver en ma compagnie. En outre, tu n'es pas censée parler à Rosamund et Posy, sauf pendant vos leçons. Elles sont désormais les filles de la maison et ne doivent pas fréquenter des gens comme toi. Des questions ?

Sophie secoua la tête.

— Parfait.

Sur ces paroles, elle quitta la pièce, laissant Sophie les jambes flageolantes, les lèvres tremblantes et les yeux emplis de larmes.

Avec le temps, Sophie en apprit plus sur la précarité de sa position dans la maisonnée. Les domestiques étaient toujours très bien informés, et ce qu'ils savaient finit par atteindre les oreilles de Sophie.

La comtesse, dont le nom de baptême était Araminta, avait tenté dès le premier jour de faire chasser Sophie de la maison. Le comte avait refusé. Araminta n'était pas obligée d'aimer Sophie, avait-il répondu avec calme, elle n'avait même pas besoin de l'apprécier. En revanche, il faudrait qu'elle l'accepte. Cela faisait sept ans qu'il assumait ses responsabilités envers elle, et il n'avait pas l'intention de s'y soustraire maintenant.

Rosamund et Posy, à l'instar de leur mère, traitèrent Sophie avec hostilité et dédain, bien que la seconde ne montrât pas les mêmes dispositions que son aînée pour la cruauté. Rosamund n'aimait rien tant que pincer et tordre le dos de la main de Sophie lorsque Mlle Timmons regardait ailleurs. Jamais une plainte ne franchit les lèvres de Sophie. Celle-ci se doutait que leur préceptrice n'aurait pas le courage de gronder Rosamund (qui irait probablement raconter une autre version des faits à sa mère), et si quelqu'un remarqua que les mains de Sophie étaient toujours marbrées de bleus, personne n'en dit rien.

Posy lui manifestait un peu de bonté à l'occasion, mais la plupart du temps, elle se contentait de déclarer dans un soupir navré :

— Maman dit que je ne dois pas être gentille avec toi.

Quant au comte, il n'intervenait jamais.

La vie de Sophie se poursuivit de la sorte durant quatre ans, jusqu'au jour où le comte, qui prenait alors le thé dans la roseaie, surprit tout le monde en portant une main à sa poitrine avec un hoquet de douleur, avant de tomber sur le pavé, face contre terre.

Il ne reprit jamais connaissance.

Tous furent très choqués. Le comte n'avait que quarante ans. Qui aurait cru que son cœur le trahirait si tôt ? Personne ne fut plus ébahi qu'Araminta, qui tentait désespérément depuis leur mariage de concevoir le sacro-saint héritier.

— J'attends peut-être un enfant ! s'empressa-t-elle de déclarer aux hommes de loi du comte. Vous ne pouvez pas donner le titre à je ne sais quel cousin éloigné ! J'attends peut-être un heureux événement !

Hélas pour elle ! Aucun heureux événement ne se profilait à l'horizon, et lorsqu'on procéda à la lecture des dernières

volontés du comte, un mois plus tard (les avocats ayant décidé d'accorder un délai à la veuve, au cas où elle aurait eu raison), Araminta fut obligée de s'asseoir à côté du nouvel héritier du titre, un jeune homme aux mœurs fort dissolues, ivre la plupart du temps.

Dans l'ensemble, les dispositions de feu son époux étaient des plus classiques. Richard Gunningworth laissait des legs à ses plus loyaux serviteurs, ainsi que des fonds destinés à Rosamund, Posy et même Sophie, afin que les trois jeunes filles disposent chacune d'une dot respectable.

Puis l'avocat passa à l'alinéa concernant Araminta.

— À mon épouse, Araminta Gunningworth, comtesse de Penwood, je laisse un revenu annuel de deux mille livres...

— C'est tout ? glapit Araminta.

— ... à moins qu'elle n'accepte de recueillir ma pupille, Mlle Sofia Maria Beckett, et de prendre soin d'elle jusqu'à ce que celle-ci atteigne l'âge de vingt ans, auquel cas son revenu annuel sera élevé à six mille livres.

— Je ne veux pas d'elle, murmura Araminta.

— Rien ne vous oblige à la prendre avec vous, lui rappela l'homme de loi. Vous pouvez...

— Vivoter avec deux malheureux milliers de livres ? coupait-elle. Je ne crois pas.

L'avocat, dont les revenus étaient considérablement inférieurs à deux mille livres par an, ne répondit pas.

Le nouveau comte, qui buvait depuis le début de la réunion, émit un hoquet.

Araminta se leva.

— Que décidez-vous ? demanda l'homme de loi.

— Je la prends, dit-elle entre ses dents.

— Dois-je aller la trouver pour le lui annoncer ?

Araminta secoua la tête.

— Je m'en charge.

Seulement, lorsque Araminta alla parler à Sophie, elle omit quelques détails d'importance.

Première partie

L'événement le plus couru de la saison sera sans conteste le bal masqué de lady Bridgerton, qui doit avoir lieu lundi prochain. Impossible de faire trois pas sans croiser quelque mère ambitieuse en train de se livrer à des conjectures sur l'identité des invités et, tout aussi important, sur la tenue qu'ils porteront !

Aucun des sujets susmentionnés, toutefois, n'offre autant d'intérêt que celui des deux frères Bridgerton encore célibataires, Benedict et Colin. (Avant que quelqu'un ne fasse remarquer qu'il reste un troisième frère à marier, votre dévouée chroniqueuse s'empresse de rassurer ses lecteurs : elle est parfaitement au courant de l'existence de Gregory Bridgerton. Cependant, n'étant âgé que de quatorze ans, celui-ci n'a encore rien à faire dans cette rubrique particulière, consacrée, comme la plupart de celles que nous signons, à ce sport sacré entre tous : la chasse au bon parti.)

Bien que MM. Bridgerton ne soient rien de plus que cela – des messieurs sans particule –, ils n'en sont pas moins regardés comme deux des meilleures proies de la saison. Il est de notoriété publique qu'ils possèdent chacun une fortune respectable, et il n'est nul besoin de posséder une vue particulièrement perçante pour constater qu'ils sont également dotés, à l'instar des autres rejetons Bridgerton, du charme et de la beauté qui caractérisent les membres de cette famille.

Se trouvera-t-il quelque heureuse jeune fille assez habile pour, mettant à profit les mystères d'un bal masqué, faire main basse sur l'un de nos deux célibataires si convoités ?

Votre chroniqueuse n'essaiera même pas de parier là-dessus.

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY WHISTLEDOWN,
31 mai 1815

— Sophie ? Sooooooohiiiiii !

Le cri aurait suffi à briser un verre... ou, du moins, un tympan.

— J'arrive, Rosamund ! J'arrive !

Sophie souleva le bas de sa vilaine robe de lainage pour gravir plus rapidement l'escalier. Mais elle dérapa sur la quatrième marche, réussit de justesse à se retenir à la rampe et atterrit sur son postérieur. Elle aurait dû se souvenir que le bois était glissant : elle avait aidé la bonne à cirer l'escalier le matin même.

Pilat net devant la porte de la chambre de Rosamund, elle demanda, sans prendre le temps de retrouver son souffle :

— Oui ?

— Mon thé est froid.

« Il était chaud quand je vous l'ai apporté il y a une heure, fainéante ! » fut-elle tentée de répliquer.

— Je vais vous faire préparer une nouvelle théière, répondit-elle.

Rosamund émit un petit reniflement.

— J'espère bien.

Sophie étira ses lèvres en un rictus qu'il aurait fallu être aveugle pour qualifier de sourire et prit le service à thé.

— Dois-je laisser les biscuits ? demanda-t-elle.

Rosamund secoua sa jolie tête blonde.

— J'en veux des frais.

Ployant sous le poids du plateau surchargé, Sophie quitta la chambre en prenant soin de ne pas laisser échapper de grommellement avant d'être en sécurité dans le couloir. Rosamund lui demandait tout le temps du thé, qu'elle ne commençait jamais à boire avant qu'une heure soit passée. À ce moment, bien entendu, il était froid, et elle exigeait qu'on lui en refasse, ce qui obligeait Sophie à monter et descendre l'escalier du matin au soir. Monter, descendre, monter,

descendre... Parfois, elle avait l'impression de ne rien faire d'autre de sa vie !

Monter, descendre. Monter, descendre.

Sans parler du ravaudage et du repassage, des cheveux à brosser, des chaussures à cirer, des lits à faire...

— Sophie !

Elle pivota sur elle-même pour se tourner vers Posy, qui se dirigeait vers elle.

— Sophie, je voudrais savoir... Penses-tu que cette couleur m'aille bien ?

Sophie regarda le costume de sirène de la jeune fille. La coupe ne flattait guère Posy, qui n'avait jamais perdu les rondeurs de l'enfance, mais la couleur rehaussait joliment son teint mat.

— C'est un très beau vert, répondit-elle, sincère. Il vous donne une mine superbe.

— Tant mieux. Je suis contente qu'il te plaise. Tu as toujours le chic pour m'aider à choisir mes vêtements.

Posy sourit et s'approcha pour prendre un biscuit sur le plateau.

— Mère est d'une humeur massacrate depuis une semaine à cause de ce bal masqué, et je n'ai pas fini de l'entendre se plaindre si je ne suis pas en beauté, ou...

Posy fit la grimace.

— ... ou si elle pense que je ne suis pas en beauté. Elle espère bien que l'une de nous deux mettra le grappin sur l'un ou l'autre des Bridgerton encore disponibles, vois-tu.

— Je sais.

— Et comme si cela ne suffisait pas, cette Whistledown parle encore d'eux dans sa chronique. Cela ne fait...

Elle finit de mastiquer son biscuit et marqua une pause, le temps de l'avaler.

— ... qu'aiguiser l'appétit de mère.

— Le numéro de ce matin est-il intéressant ? demanda Sophie, changeant de position pour appuyer le plateau contre sa hanche. Je n'ai pas encore pu le lire.

— Oh, comme d'habitude, répondit Posy avec un geste indolent. Franchement, tout cela est d'une monotonie !

Sophie essaya de se composer une expression compatissante, sans succès. Pour sa part, elle n'avait pas d'autre rêve que de vivre une seule journée la vie « monotone » de Posy ! L'idée d'avoir Araminta pour mère ne lui souriait guère, mais elle n'aurait pas été fâchée de fréquenter elle aussi les fêtes, les bals et les soirées musicales.

— Voyons, poursuivit Posy, pensive. Il y avait un compte rendu du dernier bal chez lady Worth, un entrefilet sur le vicomte Guelph, qui s'est apparemment entiché d'une jeune fille écossaise, et un long article au sujet du prochain bal masqué de lady Bridgerton.

Sophie laissa échapper un soupir de frustration. Cela faisait des semaines qu'elle entendait parler du fameux bal costumé, et même si elle n'était que simple femme de chambre (et, accessoirement, bonne à tout faire, quand Araminta décidait qu'elle ne travaillait pas assez dur), elle ne pouvait s'empêcher de rêver d'y assister.

— En tout cas, ajouta Posy en piochant un autre biscuit dans l'assiette, je serais ravie que ce vicomte Guelph se fiance. Cela en fera un de moins. Mère ne cesse de me vanter son charme – comme si j'avais la moindre chance d'attirer son attention !

Elle mordit dans son gâteau, qui se brisa bruyamment entre ses dents.

— J'espère que lady Whistledown a raison, à son sujet.

— En général, elle est bien informée, répondit Sophie.

Elle lisait *La Chronique mondaine de lady Whistledown* depuis les premiers numéros de ce journal, qui dataient de 1813, et en matière d'affaires matrimoniales, son auteur voyait presque toujours ses suppositions se confirmer.

Non pas, bien entendu, que Sophie ait le moindre intérêt personnel à étudier le « marché du mariage », mais la lecture régulière du *Whistledown* suffisait à vous donner l'impression d'appartenir à la bonne société londonienne, même si vous n'assistiez jamais en personne aux événements qui y étaient relatés.

À vrai dire, les pauses qu'elle s'accordait pour parcourir cette feuille mondaine étaient les seuls véritables bons

moments de la vie de Sophie. Elle avait déjà dévoré tous les romans de la maigre bibliothèque familiale, et comme ni Araminta, ni Rosamund, ni Posy ne montraient de disposition pour la lecture, elle ne nourrissait aucun espoir de voir un nouvel ouvrage franchir le seuil de la maison.

Le *Whistledown* était un vrai bonheur. Personne ne connaissait l'identité de son auteur. Lorsque les premiers numéros de la célèbre chronique avaient paru, deux ans auparavant, les spéculations étaient allées bon train. Aujourd'hui encore, chaque fois que lady Whistledown lançait un ragot croustillant, les interrogations repartaient de plus belle : qui était donc capable de collecter autant d'informations, à une telle vitesse et avec une si diabolique précision ?

Pour Sophie, ce feuillet mondain représentait une fenêtre passionnante sur le monde qui aurait été le sien si ses parents avaient officialisé leur union. Elle aurait été la fille d'un comte, et non sa bâtarde. Elle se serait appelée Gunningworth, et non Beckett.

Qu'elle aurait aimé, au moins une fois dans sa vie, être celle qui monte dans la voiture pour se rendre au bal !

À la place, elle était celle qui aidait les autres à s'habiller pour sortir en ville, celle qui serrait le corset de Posy, celle qui réalisait le chignon de Rosamund, celle qui cirait les escarpins d'Araminta.

Allons, elle ne pouvait pas – du moins, elle ne devait pas – se plaindre ! Certes, elle était obligée de jouer les bonnes à tout faire pour Araminta et ses filles, mais elle avait un foyer. Toutes les jeunes femmes dans sa situation ne pouvaient pas en dire autant.

À sa mort, son père ne lui avait rien laissé. Rien, sauf un toit sur sa tête. Par son testament, il s'était assuré qu'elle ne pourrait être mise à la porte avant l'âge de vingt ans. Jamais Araminta ne se serait privée de quatre mille livres annuelles en la congédiant !

Hélas ! Ces quatre mille livres revenaient à Araminta et non à Sophie, qui n'en avait jamais reçu un penny en partage. Les beaux vêtements d'autrefois avaient été remplacés par les grossiers lainages réservés aux domestiques et, comme ceux-ci,

Sophie mangeait les restes qu'Araminta, Rosamund et Posy renvoyaient en cuisine.

Toutefois, le vingtième anniversaire de Sophie était passé depuis presque un an, et elle vivait toujours à Penwood House, à travailler d'arrache-pied pour Araminta. Pour une raison qu'elle ignorait – peut-être parce qu'Araminta refusait de former ou de payer une nouvelle bonne –, sa belle-mère l'avait autorisée à rester parmi le personnel.

Et Sophie avait accepté cette situation. Elle savait à quoi s'attendre de la part d'Araminta, mais elle ignorait ce qu'elle trouverait hors de Penwood House. Qui pouvait dire ce qui serait le pire ?

— Ce plateau n'est pas un peu lourd ?

Battant des cils, Sophie s'arracha à ses réflexions et regarda Posy, qui venait de faire main basse sur le dernier biscuit. Zut ! Elle l'aurait bien gardé pour elle.

— Si, murmura-t-elle. Si, il commence à peser. Je ferais mieux d'aller le rapporter à la cuisine.

Posy lui sourit.

— Je ne te retiens pas plus longtemps, mais quand tu auras terminé, pourras-tu repasser ma robe rose ? Je vais la porter ce soir. Ah ! Il faudrait aussi astiquer les escarpins assortis. Je les ai un peu salis la dernière fois que je les ai portés, et tu sais comme mère est exigeante, au sujet des chaussures. Peu importe que personne ne les voie sous ma robe : elle remarquera la plus petite trace de poussière dès que je relèverai le bas de ma robe pour monter une marche !

Hochant la tête, Sophie ajouta mentalement les requêtes de Posy à sa liste des tâches du jour.

— Alors, à tout à l'heure ! dit Posy.

Et, mordant dans le dernier biscuit, elle rentra dans sa chambre. Quant à Sophie, elle reprit son chemin vers la cuisine d'un pas lourd.

Quelques jours plus tard, agenouillée sur le plancher, des épingles entre ses lèvres serrées, Sophie procédait aux retouches de dernière minute sur le costume d'Araminta. La couturière avait bien entendu fait livrer la robe de reine Élisabeth taillée

à ses mesures, mais Araminta affirmait qu'elle était maintenant trop large au niveau de la taille.

— Comment est-ce ? demanda Sophie sans remuer les lèvres, afin de ne pas faire tomber les épingles.

— Trop serré.

Elle ajusta quelques épingles.

— Et là ?

— Trop lâche.

Sophie retira les épingles avant de les remettre à la place exacte où elles se trouvaient auparavant.

— Et maintenant ?

Araminta se tourna d'un côté, puis de l'autre, avant de marmonner :

— Hum... Cela ira.

Réprimant un sourire, Sophie se redressa pour aider Araminta à retirer la robe.

— Tu as une heure pour finir la couture, sinon nous ne serons pas à l'heure au bal masqué, dit-elle.

— Bien sûr, murmura Sophie.

Elle trouvait plus simple de répondre systématiquement « bien sûr » quand Araminta lui parlait.

— Ce bal est d'une importance cruciale, déclara celle-ci d'un ton sec. Rosamund doit impérativement se fiancer cette année. Le nouveau comte de Penwood...

Araminta fut parcourue d'un frisson de dégoût. Elle considérait toujours celui-ci comme un imposteur, même s'il était le plus proche parent vivant de son défunt mari.

— ... m'a fait savoir que c'était la dernière année où nous pouvions séjourner à Penwood House. Quel butor ! Je suis la comtesse douairière, tout de même. Et Rosamund et Posy sont les filles du comte.

Les belles-filles, rectifia Sophie en son for intérieur.

— Nous avons bien le droit de nous installer à Penwood House pour la saison. Et d'ailleurs, que compte-t-il faire de la maison ?

— Peut-être a-t-il décidé d'assister à la saison afin de chercher une épouse, suggéra Sophie. Il va sans doute souhaiter un héritier.

Araminta fit la grimace.

— Si Rosamund ne se dépêche pas de dénicher un mari, je ne sais pas ce que nous allons devenir. Il est tellement difficile de trouver une maison correcte à louer ! Et je ne parle pas de la dépense...

Sophie s'interdit de faire remarquer que non seulement Araminta n'avait guère de frais à engager pour sa camériste, mais qu'elle avait même reçu quatre mille livres par an pour disposer de ses bons et loyaux services ! Du moins, jusqu'à ce que Sophie atteigne sa vingtième année.

Araminta claqua des doigts.

— Tu n'oublieras pas de poudrer les cheveux de Rosamund.

Rosamund devait aller au bal déguisée en Marie-Antoinette. Sophie lui avait demandé si elle envisageait d'orner son cou de faux sang. Rosamund n'avait pas ri.

Araminta tira sur son peignoir, dont elle noua la ceinture d'un geste nerveux.

— Quant à Posy...

Elle fronça les sourcils.

— Eh bien, elle aura besoin de ton aide d'une manière ou d'une autre, je suppose.

— C'est toujours un plaisir pour moi de m'occuper de Posy, répondit Sophie.

Araminta fronça les sourcils, se demandant sans doute si c'était de l'insolence.

— J'espère bien ! siffla-t-elle en se dirigeant vers son cabinet de toilette.

Sophie la salua au moment où la porte se refermait derrière elle. Au même instant, Rosamund entra dans la pièce au pas de course.

— Ah, te voilà, Sophie ! s'écria-t-elle. J'ai besoin de ton aide immédiatement.

— Je crains que cela ne doive attendre que...

— J'ai dit, immédiatement ! coupa Rosamund.

Sophie redressa les épaules et décocha un regard ferme à Rosamund.

— Votre mère m'a demandé de faire une reprise à sa robe.

— Enlève les épingles et dis-lui que c'est fait. Elle ne remarquera même pas la différence.

Sophie, qui avait eu la même idée, ravala un gémissement de contrariété. Si elle suivait le conseil de Rosamund, celle-ci la dénoncerait le lendemain, et Araminta ne décolérerait pas de la semaine. À présent, elle allait réellement devoir découdre et recoudre la robe !

— Qu'aviez-vous à me demander, Rosamund ?

— Il y a un accroc à l'ourlet de mon costume. Je ne vois vraiment pas comment c'est arrivé.

— Peut-être l'avez-vous fait en essayant la...

— Ne sois pas impertinente !

Sophie se mordit les lèvres. Il lui était bien plus difficile de se plier aux ordres de Rosamund qu'à ceux d'Araminta, peut-être parce qu'elles avaient autrefois été presque égales, partageant la même salle de classe et la même préceptrice.

— Il faut le réparer sur-le-champ, reprit Rosamund avec un petit reniflement hautain.

Sophie soupira.

— Eh bien, donnez-le-moi. Je m'en occuperai une fois que j'en aurai terminé avec la robe de votre mère. Je vous donne ma parole que vous l'aurez largement à temps.

— Je dois être à l'heure à ce bal masqué, reprit Rosamund, menaçante. Sinon, c'est toi qui seras décapitée.

— Vous ne serez pas en retard, promit Sophie.

Avec un claquement de langue agacé, Rosamund franchit la porte d'un pas rapide pour aller chercher son costume... et heurta de plein fouet Posy, qui courait en sens inverse.

— Oups ! s'écria celle-ci.

— Regarde où tu vas, Posy ! grommela Rosamund.

— Toi aussi ! répliqua celle-ci.

— Je faisais attention, mais comment veux-tu que je t'évite, grosse dinde ?

Posy rougit et fit un pas de côté.

— Vous avez besoin d'aide, Posy ? lui demanda Sophie dès que Rosamund eut disparu.

La jeune fille hochait la tête.

— Pourras-tu trouver un moment pour me coiffer, tout à l'heure ? J'ai trouvé des rubans verts qui ressemblent un peu à des algues.

Sophie laissa échapper un profond soupir. Des rubans vert foncé risquaient fort de ne pas être du meilleur effet dans les cheveux bruns de Posy, mais elle n'avait pas le cœur de le lui faire remarquer.

— Je vais essayer, Posy, mais je dois d'abord faire une reprise à la robe de votre mère, ainsi qu'à celle de Rosamund.

— Oh.

Posy avait l'air dépitée. Sophie en fut sincèrement navrée, car Posy était la seule personne à lui manifester un peu de gentillesse dans cette maison, à l'exception des autres domestiques.

— Ne vous inquiétez pas, reprit-elle. Je vous promets que vous serez bien coiffée, même si nous n'avons que peu de temps.

— Merci, Sophie ! Je...

— Eh bien, tu n'as toujours pas commencé à recoudre ma robe ? tonna Araminta, qui venait de sortir de son cabinet de toilette.

Sophie sursauta.

— Je parlais à Rosamund et à Posy. Rosamund a fait un accroc à sa robe, et...

— Au travail !

— Bien sûr. Tout de suite.

Sophie s'assit sur le sofa et retourna la robe sur l'envers afin de reprendre la taille.

— Plus vite que tout de suite, marmonna-t-elle. Plus vite que les ailes d'un colibri. Plus vite que...

— Que dis-tu ? demanda Araminta.

— Rien.

— Alors, tais-toi. Je trouve ta voix particulièrement exaspérante.

Sophie serra les dents.

— Maman ? dit Posy. Ce soir, Sophie va me coiffer comme...

— Évidemment qu'elle va vous coiffer. Cessez de parler à tort et à travers et allez mettre des compresses sur vos paupières pour qu'elles dégonflent un peu.

Le visage de Posy se décomposa.

— J'ai les yeux gonflés ?

Sophie secoua la tête, au cas où Posy aurait l'idée de regarder dans sa direction.

— Toujours, affirma Araminta. N'est-ce pas, Rosamund ?

Sophie et Posy tournèrent la tête vers la porte, dans l'encadrement de laquelle venait d'apparaître Rosamund, sa robe à la main.

— Absolument, renchérit celle-ci, mais si elle met des compresses, ils auront l'air un peu moins bouffis, je suppose.

— Vous êtes superbe, ce soir ! s'exclama Araminta à l'adresse de Rosamund. Et vous n'êtes même pas encore habillée ! Les fils d'or de votre robe rehausseront à la perfection la nuance de vos cheveux.

Sophie lança un regard compatissant à la brune Posy, que sa mère ne complimentait jamais ainsi.

— Vous allez prendre un de ces Bridgerton au piège, poursuivit Araminta. J'en suis sûre !

Rosamund baissa modestement les yeux. C'était une expression qu'elle maîtrisait à la perfection, et Sophie devait admettre que cela lui allait très bien. Au demeurant, presque tout était parfait, chez Rosamund. Sa chevelure blonde et ses yeux bleu porcelaine étaient à la mode cette année, et grâce à la généreuse dot que le comte avait prévue pour elle, tout le monde s'accordait à penser qu'elle contracterait un beau mariage avant la fin de la saison.

Sophie tourna de nouveau les yeux vers Posy, qui regardait sa mère d'un air plein de tristesse et de regret.

— Vous aussi, Posy, vous êtes très jolie, dit-elle sur une impulsion.

Le regard de celle-ci s'éclaira.

— Tu crois ?

— Absolument. Et votre costume est d'une grande originalité. Je suis certaine qu'il n'y aura pas d'autre sirène que vous.

— Comment peux-tu le savoir ? ricana Rosamund. Tu n'as jamais fréquenté le beau monde.

— Je suis sûre que vous allez passer une merveilleuse soirée, Posy, poursuivit Sophie, ignorant la pique de Rosamund. Si vous saviez comme je vous envie ! Moi aussi, j'aimerais assister à ce bal masqué.

Elle laissa échapper un petit soupir de regret qui fut accueilli par un silence stupéfait... puis par les éclats de rire d'Araminta et de Rosamund. Même Posy sourit.

— Qu'elle est drôle ! s'exclama Araminta, hilare. La petite Sophie au bal des Bridgerton ! Tu ne sais donc pas que les bâtards n'ont pas leur place dans la bonne société ?

— Je n'ai pas dit que je m'attendais à y aller, riposta Sophie, mais simplement que j'aimerais pouvoir le faire.

— Eh bien, tu ne devrais même pas y penser, déclara Rosamund. Si tu commences à désirer une vie à laquelle tu ne peux prétendre, tu risques d'être très déçue.

Mais Sophie n'entendit pas ces paroles, car, au même instant, un événement extraordinaire se produisit. Alors qu'elle levait la tête vers Rosamund, elle aperçut la gouvernante qui se tenait sur le seuil de la pièce. C'était Mme Gibbons, qui avait quitté Penwood Park, à la campagne, pour venir remplacer sa collègue londonienne après le décès de celle-ci. Lorsque Sophie croisa son regard, la gouvernante lui adressa un clin d'œil.

Oui, un clin d'œil !

Jamais Sophie n'aurait imaginé Mme Gibbons capable d'une telle fantaisie.

— Sophie ? Sophie ! Tu m'écoutes ?

Elle se tourna vers Araminta, distraite.

— Désolée, murmura-t-elle. Vous disiez ?

— Je disais, répondit Araminta d'un ton agacé, que tu ferais mieux de te presser. Si nous sommes en retard au bal, tu auras à en répondre demain.

— Bien sûr, dit Sophie.

Elle piqua son aiguille dans l'étoffe et se remit au travail, mais son esprit était ailleurs.

Pourquoi diable Mme Gibbons lui avait-elle fait un clin d'œil ?

Trois heures plus tard, Sophie se tenait sur le perron de Penwood House tandis que l'une après l'autre, Araminta, Rosamund et Posy, aidées par un valet de pied, montaient dans la calèche. Elle adressa un petit signe de la main à Posy, qui lui répondit, puis elle regarda l'attelage descendre la rue et disparaître à un croisement. Penwood House n'était séparée de Bridgerton House, où se tenait le bal masqué, que par six rues, mais Araminta aurait exigé qu'on attelle la voiture même si elle avait habité juste à côté. Il fallait savoir soigner son entrée, après tout.

Sophie poussa un soupir de soulagement et pivota sur ses talons pour retourner à l'intérieur de la maison. Dans l'excitation du départ, Araminta avait oublié de lui laisser une liste de corvées à exécuter pendant son absence. Cette soirée libre était pour elle un luxe inespéré. Elle allait en profiter pour relire un roman. Ou peut-être, avec un peu de chance, pourrait-elle trouver la dernière édition du *Whistledown*. Il lui semblait avoir vu Rosamund l'emporter dans sa chambre, un peu plus tôt dans l'après-midi.

Mais lorsqu'elle franchit le seuil de Penwood House, Mme Gibbons se matérialisa, comme sortie de nulle part, et la prit par le bras.

— Il n'y a pas de temps à perdre ! lui dit la gouvernante. Sophie la regarda comme si elle avait perdu l'esprit.

— Je vous demande pardon ?

Mme Gibbons la tira par le coude.

— Venez avec moi, vite !

Mme Gibbons se comportait d'une façon très inhabituelle, mais Sophie, pour lui faire plaisir, la suivit sans protester – la gouvernante lui manifestait toujours une très grande bonté, au risque de déplaire à Araminta. Intriguée, Sophie se laissa donc entraîner le long des trois escaliers qui menaient jusqu'à sa chambre, une petite pièce située sous les toits.

— Et maintenant, déshabillez-vous, ordonna Mme Gibbons en poussant la porte.

— Excusez-moi ?

— Allons, dépêchons !

— Madame Gibbons, vous...

Sophie laissa sa phrase en suspens et considéra, bouche bée, le spectacle qu'offrait sa chambre. Au beau milieu de la pièce se trouvait une baignoire presque pleine d'où s'élevait, un nuage de vapeur et autour de laquelle s'activaient trois bonnes. L'une d'elles versait un broc d'eau fumante dans la baignoire, une autre était occupée à déverrouiller le cadenas d'une malle d'apparence mystérieuse, et la troisième, une serviette à la main, disait :

— Vite, vite !

Sophie les regarda, les yeux écarquillés de stupeur.

— Que se passe-t-il ?

Mme Gibbons tourna vers elle un visage radieux.

— Mademoiselle Sofia Maria Beckett, vous allez au bal masqué !

Une heure plus tard, Sophie était métamorphosée. La vaste malle contenait des robes qui avaient appartenu à la mère du comte de Penwood. Certes, celles-ci étaient passées de mode depuis au moins cinquante ans, mais qu'importait ? Dans un bal masqué, personne ne s'attendait à voir des tenues à la dernière mode !

Tout au fond de la malle, on avait trouvé une délicieuse robe de bal tissée de fils d'argent, avec un étroit corset rebrodé de semis de perles et ces jupes largement évasées qui avaient été si populaires au siècle précédent. Le simple fait de la toucher donnait à Sophie l'impression d'être une véritable princesse. Après son long séjour dans la malle, la robe sentait un peu la poussière, mais l'une des bonnes l'avait délicatement tamponnée d'eau de rose avant de la suspendre pour qu'elle s'aère.

Sophie avait été baignée, parfumée et coiffée, et l'une des bonnes avait même appliqué une touche de rouge sur ses lèvres.

— Ne dites rien à Mlle Rosamund, avait-elle murmuré à ses collègues, je l'ai pris sur sa coiffeuse.

— Oh, regardez ! s'écria Mme Gibbons. J'ai trouvé les gants assortis !

Levant les yeux, Sophie vit la gouvernante qui tenait à la main une paire de gants assez longs pour couvrir l'avant-bras jusqu'au coude. Elle lui en prit un des mains pour l'examiner.

— La couronne des Penwood, dit-elle. Et il y a un monogramme à l'intérieur de l'ourlet...

La gouvernante retourna le gant qu'elle tenait.

— SLG, lut-elle. Sarah Louisa Gunningworth. Votre grand-mère, mademoiselle Sophie.

Sophie la regarda, interloquée. C'était bien la première fois que Mme Gibbons parlait du comte comme de son père ! À Penwood Park, jamais personne n'avait reconnu ouvertement les liens de sang qui unissaient Sophie à la famille Gunningworth.

— Oui, votre grand-mère, insista la gouvernante. Nous avons assez tourné autour du pot. C'est un vrai scandale de voir que Rosamund et Posy sont traitées comme les filles de la maison, et vous, la véritable fille du comte, comme une domestique !

Les trois bonnes hochèrent la tête.

— Ce soir, poursuivit Mme Gibbons, au moins une fois dans votre vie, vous serez la reine du bal.

Le sourire aux lèvres, elle prit Sophie par les épaules et la fit pivoter pour la placer devant le miroir.

La jeune fille eut le souffle coupé.

— Est-ce bien moi ?

Mme Gibbons acquiesça, les yeux soudain brillants.

— Vous êtes superbe, ma chérie, murmura-t-elle.

Sophie porta lentement la main à ses cheveux.

— Ne les décoiffez pas ! s'écria l'une des bonnes.

— Non, promit Sophie avec un sourire vacillant, tandis qu'une larme perlait à ses paupières.

Un voile de poudre scintillante avait été vaporisé sur sa chevelure, l'auréolant d'un éclat féérique. Ses longues boucles blond cendré avaient été relevées sur le sommet de son crâne en un chignon lâche, à l'exception d'une mèche qui cascadaient le long de son cou. Ses yeux, d'ordinaire vert noisette, brillaient comme deux émeraudes. Toutefois, Sophie soupçonnait

que cet éclat avait plus à voir avec les larmes qu'elle retenait qu'avec quoi que ce soit d'autre.

— Et voici votre masque, dit Mme Gibbons d'un ton un peu brusque.

Il s'agissait d'un loup de velours noir qui se nouait derrière la tête, de sorte que Sophie n'aurait pas besoin de le tenir à la main.

— À présent, il ne nous manque que les chaussures.

Sophie jeta un regard sceptique à ses affreux souliers de travail rangés dans un angle de la chambre.

— J'ai peur de ne rien avoir d'assez raffiné pour une telle tenue, dit-elle.

La bonne qui lui avait teinté les lèvres de rouge lui tendit une paire de mules blanches.

— Elles viennent du placard de Rosamund, expliqua-t-elle.

Sophie y passa son pied droit... avant de l'enlever aussitôt.

— C'est bien trop grand, dit-elle en regardant Mme Gibbons. Je ne pourrai jamais marcher avec.

La gouvernante se tourna vers la bonne.

— Allez en chercher une autre paire chez Posy.

— Les siennes sont encore plus grandes, intervint Sophie. Je le sais, je les ai suffisamment nettoyées.

Mme Gibbons laissa échapper un soupir.

— Alors, nous n'avons pas le choix. Nous allons devoir nous servir dans la collection d'Araminta.

Sophie frémit. L'idée de marcher dans les chaussures d'Araminta était franchement effrayante. Mais elle n'avait pas d'autre solution... à moins de se passer de souliers. Et elle ne pensait pas que l'on puisse se présenter pieds nus à un bal londonien, fût-ce un bal costumé.

Quelques minutes plus tard, la bonne était de retour, portant une paire de mules de satin blanc aux coutures argent, ornées de délicates roses de strass.

Sophie n'était toujours pas très rassurée à la perspective de porter les chaussures d'Araminta, mais elle en essaya tout de même une. Elle lui allait à la perfection.

— Elles sont parfaitement assorties à la robe, fit remarquer une bonne en désignant les fils d'argent. On dirait qu'elles ont été réalisées sur mesure !

— Nous n'avons pas le temps d'admirer ces mules, déclara soudain Mme Gibbons. À présent, Sophie, écoutez ces instructions avec attention. Le cocher a conduit la comtesse et ses filles, et il est rentré. Il va vous emmener à votre tour à Bridgerton House, mais il a reçu l'ordre d'attendre ces dames à l'extérieur afin d'être prêt lorsqu'elles voudront s'en aller, ce qui signifie que vous devrez partir à minuit, et pas une seconde plus tard. Avez-vous bien compris ?

Sophie hocha la tête et consulta la petite pendule fixée au mur. Il était un peu plus de 21 heures. Elle aurait plus de deux heures à passer au bal.

— Merci, murmura-t-elle. Oh, merci infiniment !

Mme Gibbons tamponna ses yeux avec son mouchoir.

— Amusez-vous bien, ma chérie. C'est le seul remerciement que nous espérons.

Sophie regarda de nouveau l'horloge. Deux heures.

Deux heures qu'elle allait devoir faire durer une vie entière.

2

Les Bridgerton forment vraiment une famille unique. Il ne reste sans doute plus personne à Londres qui ignore encore qu'ils offrent tous une remarquable ressemblance physique, ni qu'ils sont prénommés selon l'ordre alphabétique : Anthony, Benedict, Colin, Daphné, Éloïse, Francesca, Gregory et Hyacinthe.

On ne peut s'empêcher de se demander comment feu le vicomte et la (toujours très vivante) comtesse douairière auraient appelé leur rejeton suivant s'ils en avaient eu un neuvième. Imogen ? Inigo ?

Sans doute est-il préférable qu'ils en soient restés à huit.

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY WHISTLEDOWN,
2 juin 1815

Benedict Bridgerton était le deuxième d'une fratrie de huit, mais parfois, il avait l'impression qu'ils étaient une bonne centaine.

Ce bal que sa mère avait à tout prix voulu organiser était censé être costumé, aussi Benedict avait-il docilement couvert son visage d'un loup noir, mais tout le monde savait qui il était.

Ou plutôt, tout le monde le savait à peu près.

— Tiens, un Bridgerton ! s'exclamaient les gens en applaudissant de joie.

— Vous, vous devez être un Bridgerton !

— Un Bridgerton ! Je reconnaîtrais un Bridgerton n'importe où !

Oui, Benedict était un Bridgerton, mais il aurait parfois aimé être un peu moins Bridgerton, et un peu plus Benedict.

Une femme d'âge indéterminé, déguisée en bergère, le croisa d'un pas nonchalant.

— Un Bridgerton ! s'écria-t-elle joyeusement. Vos cheveux auburn vous ont trahi ! Voyons, lequel êtes-vous ? Non, ne dites rien, laissez-moi deviner. Vous n'êtes pas le vicomte, je viens de le voir. Vous devez être le numéro deux ou le numéro trois.

Benedict la regarda froidement.

— Alors, lequel ? demanda-t-elle. Le numéro deux ou le numéro trois ?

— Le deux, répondit-il d'un ton à peine aimable.

La bergère battit des mains.

— J'en étais sûre ! Il faut que je trouve Portia. Je lui avais dit : « C'est le numéro deux... »

Benedict, faillit-il rectifier.

— ... mais elle a dit : « Non ! Lui, c'est le numéro trois », alors j'ai dit...

S'il ne s'en allait pas immédiatement, songea Benedict, il allait étrangler l'insupportable bavarde. Et devant autant de témoins, ce n'était pas raisonnable...

— Si vous voulez bien m'excuser, coupa-t-il d'un ton mielleux. Je viens de voir quelqu'un avec qui je dois absolument m'entretenir.

C'était un vilain mensonge, mais Benedict s'en moquait bien ! Saluant la bergère un peu fanée d'un bref hochement de tête, il se dirigea tout droit vers les portes latérales de la salle de bal. Il était impatient d'échapper à la foule et de se glisser dans le cabinet de travail de son frère aîné, pour y voler un moment de paix bien mérité et – qui sait ? – un verre de bon cognac.

— Benedict !

Enfer ! Il était sur le point de réussir ! Levant les yeux, il vit sa mère qui accourait vers lui, vêtue d'un costume élisabéthain. Sans doute incarnait-elle un personnage d'une pièce de Shakespeare, mais franchement, il n'aurait su dire lequel.

— Que puis-je pour vous, maman ? demanda-t-il. Et ne me dites pas : « Allez faire danser Hermione Smythe-Smith » ! La dernière fois, j'ai failli y laisser trois orteils.

— Je n'avais pas l'intention de vous demander quoi que ce soit de la sorte, protesta Violet Bridgerton. Je voulais juste vous demander de faire danser Prudence Featherington.

— Pitié, maman ! gémit-il. Elle est encore pire.

— Je ne vous suggère pas de l'épouser, précisa Violet. Seulement de la faire valser.

Benedict ravala un soupir dépité. Prudence Featherington était dans l'ensemble une chic fille, mais elle avait un petit pois en guise de cervelle, et un rire si exaspérant que Benedict avait vu des hommes aguerris battre en retraite, les mains sur les oreilles.

— Écoutez, proposa-t-il d'une voix enjôleuse, je veux bien faire danser Pénélope Featherington si vous tenez Prudence à l'écart.

— Marché conclu, répondit sa mère.

Elle lui adressa un hochement de tête satisfait qui donna à Benedict l'impression confuse que c'était là précisément ce qu'elle espérait depuis le début.

— Elle est là-bas, déguisée en lutin, près de la table où sont servis les rafraîchissements, reprit Violet. La pauvre ! La couleur lui va bien, mais il faudrait que quelqu'un conseille un peu sa mère la prochaine fois qu'elles iront chez la modiste. C'est vraiment le costume le plus calamiteux que l'on puisse imaginer !

— Alors, vous n'avez pas dû voir la sirène, murmura Benedict.

Sa mère lui donna une petite tape sur le bras.

— Pas de mauvais esprit envers nos invités, je vous prie.

— Avouez qu'ils le cherchent !

Sa mère lui décocha un regard d'avertissement, avant de déclarer :

— Je vais essayer de trouver votre sœur.

— Laquelle ?

— Une de celles qu'il me reste à marier, répondit-elle d'un ton léger. Le vicomte Guelph est peut-être attiré par cette Écossaise, mais ils ne sont pas encore fiancés.

Benedict souhaita mentalement bonne chance à Guelph. Le malheureux allait en avoir bien besoin.

— Et merci de danser avec Pénélope, ajouta Violet.

Il lui répondit par un petit sourire amusé. Ils savaient l'un comme l'autre que ses paroles étaient un rappel, et non un remerciement.

Les bras croisés en une attitude de défi, il regarda sa mère s'éloigner, puis, avec un soupir résigné, il s'apprêta à prendre le chemin de la table des rafraîchissements. Il adorait sa mère, mais elle avait une fâcheuse tendance à se mêler de ce qui ne la regardait pas – en particulier de la vie mondaine de ses enfants. Et s'il y avait une chose que Violet Bridgerton supportait encore moins que le célibat de Benedict, c'était la déception d'une jeune fille que personne n'invitait à danser. Résultat, Benedict passait un temps fou sur la piste de danse, parfois avec des demoiselles que sa mère aurait voulu qu'il épouse, mais le plus souvent avec les jeunes filles qui faisaient tapisserie.

Entre les deux, Benedict avouait une certaine préférence pour les secondes. Les beautés à la mode étaient souvent très superficielles et, pour être franc, un brin assommantes.

Sa mère avait toujours eu un petit faible pour Pénélope Featherington, qui en était déjà à sa... Il fronça les sourcils. À sa troisième saison ? Ma foi, ce devait être cela. Et toujours aucun fiancé en vue. Allons, il était temps qu'il tienne sa promesse ! Pénélope était une charmante jeune fille, qui n'était pas dénuée d'esprit ni de personnalité. Elle finirait bien par trouver un mari. Pas lui, bien entendu, ni probablement un homme de sa connaissance, mais il ne doutait pas qu'elle rencontrerait... eh bien, quelqu'un.

Il arrivait près de la table où étaient servis les rafraîchissements. Il lui semblait déjà humer les arômes de ce fichu cognac, son goût subtil et fondant sur la langue, mais il devrait sans doute se contenter pour l'instant d'un verre de limonade.

— Mademoiselle Featherington ? appela-t-il.

Il réprima un frisson lorsque les trois demoiselles Featherington se tournèrent vers lui. D'un ton plus guindé qu'il ne l'aurait voulu, il précisa :

— Hum... Pénélope, je veux dire.

À dix pas de là, celle-ci lui adressa un sourire radieux qui lui rappela que, tout compte fait, il éprouvait une certaine affection pour elle. En vérité, elle aurait été bien plus attrayante si elle n'avait été en permanence flanquée de ses deux sœurs, lesquelles étaient capables de donner envie à des hommes adultes et raisonnables de sauter à bord du premier navire en partance pour l'Australie.

Il avait presque franchi l'espace qui les séparait lorsqu'il entendit un murmure parcourir l'assemblée derrière lui. Il savait qu'il aurait dû poursuivre son chemin et tenir sa promesse de faire danser Pénélope, mais la curiosité fut la plus forte.

Benedict pivota sur ses talons...

... et se retrouva face à la femme la plus extraordinaire qu'il eût jamais vue.

Il n'aurait su dire si elle était belle. Ses cheveux étaient d'un blond assez classique, et le loup fixé derrière sa tête empêchait de voir la moitié de son visage.

Pourtant, il y avait en elle quelque chose qui le fascina immédiatement – son sourire, l'éclat de son regard, la façon dont elle observait la salle de bal comme si elle n'avait jamais rien vu d'aussi merveilleux que la bonne – et folle – société londonienne arborant les costumes les plus ridicules.

Sa beauté venait de l'intérieur.

Cette femme était lumineuse. Rayonnante. Irrésistible.

En un éclair, Benedict comprit pourquoi. Elle semblait totalement heureuse. Heureuse d'être où elle était, heureuse d'être qui elle était.

À vrai dire, Benedict n'était pas certain d'avoir déjà connu un tel état d'euphorie. Sa vie était pourtant agréable, pour ne pas dire passionnante. Il avait sept merveilleux frères et sœurs, une mère aimante, des dizaines d'amis. Cette femme, elle...

Cette femme connaissait le secret du bonheur.

Il devait la rencontrer.

Sans une pensée de plus pour Pénélope, il joua des coudes parmi la foule et s'approcha à quelques pas d'elle. Trois autres gentlemen, qui l'avaient battu de vitesse, étaient déjà occupés à la couvrir de flatteries et de louanges. Benedict la regarda

réagir à leurs compliments, intrigué. Elle était différente des autres femmes. Elle ne jouait pas les coquettes, ne semblait pas considérer ces hommages comme un dû. Elle n'affichait pas de mines effarouchées, ne gloussait pas, ne flirtait pas, ne se moquait de personne. En un mot, son attitude ne correspondait pas du tout au comportement habituel de la gent féminine.

Elle se contentait de sourire avec ravissement. Benedict se doutait bien que les compliments étaient censés faire plaisir à leur destinataire, mais jamais il n'avait vu une dame accueillir ceux qu'on lui adressait avec cette joie sans mélange.

Il s'avança d'un pas. Ce bonheur-là, il en voulait sa part.

— Désolé, messieurs. Mademoiselle m'avait déjà promis cette danse, improvisa-t-il.

Par les deux trous de son masque, un peu trop larges, il la vit ouvrir de grands yeux surpris, puis les plisser, comme si elle riait. Il lui tendit la main, la défiant silencieusement de dénoncer son mensonge.

Elle se contenta de lui adresser ce grand sourire radieux, étincelant, qui le touchait au plus profond de son âme. Ce ne fut que lorsqu'elle posa sa main sur la sienne qu'il s'aperçut qu'il retenait son souffle.

— Avez-vous la permission de valser ? demanda-t-il dans un murmure, tout en l'entraînant vers la piste de danse.

Elle secoua la tête.

— Je ne danse pas.

— Vous plaisantez !

— Je crains que non. La vérité, c'est que...

Elle se pencha vers lui et, esquissant un sourire, chuchota :

— Je ne sais pas.

Benedict la regarda, interdit. Elle qui était dotée d'une démarche si gracieuse ne dansait pas ? Aucune jeune femme bien née n'atteignait l'âge adulte sans avoir appris à danser !

— Dans ce cas, je ne vois qu'une solution. Je serai votre professeur.

Elle écarquilla les yeux, puis elle laissa échapper un éclat de rire surpris.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'enquit-il en s'efforçant de paraître sérieux.

Elle lui sourit, de ce sourire complice que l'on peut attendre de la part d'un vieux camarade de promotion, mais pas d'une débutante faisant ses premiers pas dans le monde.

— Même moi, je sais qu'on ne donne pas de leçons de danse à un bal.

— Que diable entendez-vous par « même moi » ? demandait-il à mi-voix.

Elle ne répondit pas.

— Je vais devoir faire preuve d'autorité, dit-il, et vous obliger à accepter ma proposition.

— M'obliger ?

Comme elle n'avait pas cessé de sourire, il en déduisit qu'elle ne s'était pas offensée de ses paroles, aussi poursuivit-il :

— Je ne serais pas un gentleman si je laissais perdurer un si regrettable état de fait.

— Vraiment ?

Il haussa les épaules.

— Une belle femme qui ne sait pas danser, c'est un crime contre la nature.

— Si je vous autorise à m'apprendre...

— *Quand* vous m'autoriserez à vous apprendre.

— Si je vous autorise à m'apprendre à danser, où me donnerez-vous cette leçon ?

Benedict leva le menton pour parcourir la salle du regard. Cela ne lui était guère difficile de voir au-dessus de la foule : du haut de son mètre quatre-vingt-six, il dépassait l'assemblée des invités d'une bonne tête.

— Nous allons devoir nous replier sur la terrasse, décida-t-il.

— La terrasse ? répéta-t-elle. Ne risque-t-elle pas d'être surpeuplée, par une nuit si douce ?

Il se pencha vers elle.

— Pas la terrasse privée.

— La terrasse privée, vous dites ? répéta-t-elle de nouveau d'une voix amusée. Et comment, dites-moi, seriez-vous informé de l'existence de cette terrasse ?

Benedict la regarda, stupéfait. Ne savait-elle donc pas qui il était ? Certes, il n'avait pas la présomption de croire que

tout Londres devait le reconnaître, mais il était un Bridgerton, et si quelqu'un rencontrait un Bridgerton, cela lui permettait en général d'identifier tous les autres. Et comme il n'y avait personne à Londres qui n'eût jamais croisé le chemin d'un Bridgerton ou d'un autre, Benedict était en général toujours reconnu, quel que soit l'endroit où il se trouvait. Même si ce n'était que comme « le numéro deux », songea-t-il avec un brin d'amertume.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, lui rappela la mystérieuse lady.

— Au sujet de la terrasse privée ? Disons que j'ai mes sources.

Comme elle semblait indécise, il la tira par la main pour la rapprocher de lui – juste un peu. À présent, elle était presque à portée de ses lèvres.

— Venez, reprit-il. Dansez avec moi.

Elle s'avança d'un pas, et il sut que sa vie ne serait plus jamais la même.

Sophie n'avait pas remarqué tout de suite le bel inconnu lorsqu'elle était entrée dans la salle de bal, mais il y avait de la magie dans l'air, et quand il était apparu devant elle, tel un prince charmant de conte de fées, elle avait su confusément que c'était pour lui qu'elle était ici.

Il était grand, et ce qu'elle voyait de son visage était très séduisant – des lèvres au sourire facile, parfois teinté d'ironie, un menton à peine assombri par une barbe naissante. Dans les lueurs vacillantes des bougies, ses cheveux d'un châtain lustré prenaient de somptueux reflets auburn.

Les gens semblaient savoir qui il était. Sophie s'aperçut que les danseurs s'écartaient devant lui pour lui céder le passage. Et lorsque, proférant un mensonge éhonté, il avait affirmé qu'elle lui avait promis cette danse, les autres hommes avaient tous docilement reculé d'un pas.

Il était beau, il était fort, et rien que pour cette nuit, il était à elle...

Quand sonneraient les douze coups de minuit, elle retournerait à sa vie de dur labeur, de lessive et de ravaudage, à

toutes les corvées dont Araminta l'accablait. Était-ce un crime de demander une seule nuit de bonheur ?

Ce soir, Sophie se sentait l'étoffe d'une princesse – une princesse audacieuse –, aussi, lorsqu'il lui proposa de danser, se contenta-t-elle de poser sa main sur la sienne. Elle savait que tout cela n'était qu'une illusion, qu'elle n'était que la bâtarde d'un comte et la domestique d'une comtesse, qu'elle avait emprunté sa robe et pratiquement volé ses chaussures, mais quand leurs doigts se frôlèrent, plus rien d'autre ne compta que la magie de cet instant.

Pendant quelques heures, elle allait faire comme si elle venait de rencontrer son prince charmant. Comme si sa vie allait en être transformée.

Ce ne serait qu'un rêve, mais depuis quand n'avait-elle pas rêvé ?

Oubliant toute prudence, elle se laissa entraîner parmi les danseurs. Il marchait vite, malgré la foule qui les ralentissait, et tout en trottant à sa suite, elle se mit à rire.

— J'aimerais bien savoir, demanda-t-il, faisant halte un instant dans le hall à l'extérieur de la salle, ce qu'il y a de si drôle.

Elle rit de nouveau. C'était plus fort qu'elle !

— Je suis heureuse, dit-elle avec un haussement d'épaules impuissant. C'est un tel bonheur d'être ici !

— Et pourquoi donc ? Ce genre de soirée doit être la routine, pour une beauté telle que vous.

Sophie sourit. S'il la prenait pour une jeune femme de la haute société, une habituée des innombrables bals et autres fêtes londoniennes, c'était qu'elle devait jouer son rôle à la perfection !

Du doigt, il effleura la commissure de ses lèvres.

— Vous souriez toujours, murmura-t-il.

— Parce que je suis heureuse.

Sa main se posa sur sa taille, et il l'attira à lui. Malgré la distance encore convenable qui les séparait, la seule idée de savoir qu'il s'approchait d'elle lui coupait le souffle.

— J'aime vous voir sourire.

Il avait parlé d'un ton bas, enjôleur, et son timbre avait pris des inflexions si rauques que Sophie fut tentée de croire qu'il était sincère. Qu'elle représentait un peu plus à ses yeux qu'une conquête d'un soir.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, une voix accusatrice s'éleva de l'autre côté du hall.

— Ah, te voilà !

Sophie sursauta, effrayée. Elle était démasquée ! Elle allait être jetée à la rue, et le lendemain, on l'enverrait en prison pour avoir volé les chaussures d'Araminta, et...

... et elle vit s'approcher d'eux l'homme qui avait poussé cette exclamation.

— Mère te cherche partout ! dit-il au cavalier de Sophie. Tu as « oublié » de faire danser Pénélope, et c'est moi qui ai dû te remplacer au pied levé.

— Désolé, marmonna son prince charmant.

Ces excuses ne semblèrent pas satisfaire le nouvel arrivant, qui fronça les sourcils en déclarant :

— Si tu t'enfuis du bal en me laissant affronter seul la horde des débutantes, je n'aurai pas assez de ma vie pour me venger.

— Je prends le risque, répondit le prince charmant.

— Bon, je t'ai sauvé la mise, pour Pénélope, grommela l'autre. Tu as de la chance que je me sois trouvé là. J'ai cru qu'elle allait fondre en larmes en te voyant partir.

Le cavalier de Sophie eut l'élégance de prendre un air navré.

— Je suppose que certaines choses sont inévitables.

Le regard de Sophie passa de l'un à l'autre. Bien que leurs visages fussent cachés par leurs masques, ils se ressemblaient comme deux... Oh ! Dans un éclair de lucidité, Sophie comprit qu'ils ne pouvaient être que les fameux frères Bridgerton. Ils étaient donc ici chez eux.

Seigneur ! Elle avait dû se rendre parfaitement ridicule en demandant à son cavalier comment il était au courant de l'existence de la terrasse privée !

Lequel des frères était-il ? Vraisemblablement Benedict. Sophie adressa un remerciement silencieux à lady Whistledown, qui avait un jour consacré un article entier à l'art de distinguer

un Bridgerton d'un autre. Benedict, elle s'en souvenait à présent, y était décrit comme le plus grand des frères.

L'homme qui faisait battre son cœur dépassait d'un bon pouce son jeune frère, lequel, comme elle s'en aperçut soudain, la dévisageait avec une certaine insistance.

— Je vois pourquoi tu t'es sauvé, dit Colin (car il devait s'agir de celui-ci ; ce ne pouvait être Gregory, qui n'avait que quatorze ans, ni Anthony, qui, n'étant plus un cœur à prendre, n'aurait vu aucun inconvénient à ce que Benedict s'échappe en le laissant affronter seul les jeunes filles à marier).

Il décocha à Benedict un regard complice.

— Eh bien, tu ne fais pas les présentations ?

Benedict haussa les sourcils.

— Impossible. Je n'ai pas encore réussi à savoir son nom.

— Vous ne me l'avez pas demandé, ne put-elle s'empêcher de lui faire remarquer.

— Me l'auriez-vous dit ?

— Je vous aurais dit quelque chose.

— Mais pas la vérité.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas une nuit pour dire la vérité.

— Le genre de nuit que je préfère ! déclara Colin d'un ton gourmand.

— Tu n'as vraiment rien d'autre à faire ? lui demanda Benedict.

Colin secoua la tête.

— Je suppose que mère préférerait que je sois dans la salle de bal, mais ce n'est pas une obligation.

— Moi, j'exige que tu y retournes, répliqua Benedict.

Sophie réprima un fou rire.

— Très bien, concéda Colin dans un soupir. Je n'insiste pas.

— Excellente idée.

— Je vais affronter seul la meute enragée.

— La meute ? répéta Sophie.

— Celle des jeunes filles à marier, expliqua Colin. Des fauves affamés. À l'exception d'une certaine personne présente ici, bien entendu.

Sophie préféra s'abstenir de souligner qu'elle n'était pas une jeune fille à marier.

— Ma mère... commença Colin.

Benedict émit un soupir agacé.

— ... ne souhaite rien tant que de voir mon cher frère aîné convoler en justes noces.

Colin marqua une pause, avant d'ajouter :

— Sauf, peut-être, de me voir me marier.

— Ne serait-ce que pour que tu quittes la maison, précisa sèchement Benedict.

Cette fois, Sophie ne put retenir son éclat de rire.

— Cela dit, il est plus âgé que moi, poursuivit Colin. Par conséquent, nous devrions peut-être l'envoyer à la potence... je veux dire, devant l'autel avant moi.

— Où veux-tu en venir ? demanda Benedict d'un ton menaçant.

— Nulle part, admit Colin, mais tu sais que c'est souvent le cas avec moi.

Benedict se tourna vers Sophie.

— Pour une fois, je ne peux pas le contredire.

— Mademoiselle, demanda Colin à Sophie avec un élégant geste du bras, prendrez-vous en pitié ma pauvre mère et accepterez-vous de traîner mon cher frère ici présent devant l'autel nuptial ?

— Il ne me l'a pas proposé, répondit-elle, essayant de se joindre à leur joyeuse conversation.

— Faut-il être ivre ! gémit Benedict.

— Vous parlez de moi ? s'enquit Sophie.

— De lui !

— Je n'ai encore rien bu, répondit Colin, hilare, mais il est grand temps que j'y remédie. En fait, c'est même la seule chose qui va m'aider à supporter cette soirée.

— Si ton besoin d'alcool peut me débarrasser de ta présence, déclara Benedict, alors c'est également la seule chose qui va m'aider à supporter cette soirée.

Colin sourit et, sur un salut enjoué, les quitta.

— C'est merveilleux de voir deux frères s'aimer autant, murmura Sophie.

Benedict, qui considérait toujours d'un regard furieux la porte par laquelle son frère venait de disparaître, se tourna vers elle.

— Vous appelez cela de l'amour ?

Sophie songea à Rosamund et Posy, qui passaient leur temps à se chamailler et ne montraient aucune tendresse l'une pour l'autre.

— Oui, répondit-elle fermement. Il est évident que vous donneriez votre vie pour lui. Et la réciprocité est vraie.

— Je suppose que vous avez raison.

Benedict poussa un soupir résigné, qu'un sourire vint rapidement démentir.

— Bien qu'il m'en coûte de l'admettre, précisa-t-il.

Il s'appuya contre le mur, les bras croisés, avec une élégante nonchalance.

— Et vous, demanda-t-il, avez-vous des frères et sœurs ?

Sophie réfléchit quelques secondes, avant de répondre d'une voix résolue :

— Non.

Il haussa un sourcil imperceptiblement arrogant, pencha la tête de côté et déclara :

— Je serais curieux de savoir pourquoi il vous faut autant de temps pour répondre à une question aussi simple. On pourrait imaginer que la réponse n'exige pas une longue réflexion.

Elle détourna les yeux un instant, pour lui cacher le voile de tristesse qui avait dû passer sur son visage. Elle avait toujours rêvé d'avoir une famille. En vérité, cela avait été son souhait le plus cher. Mais son père ne l'avait jamais reconnue, même de façon officieuse, et sa mère était morte à sa naissance. Araminta l'avait toujours haïe, et ni Rosamund ni Posy n'avaient été des sœurs pour elle. À l'occasion, Posy lui témoignait un peu de chaleur, mais cela ne changeait rien au fait que Sophie devait la coiffer, recoudre ses robes et cirer ses chaussures. Et même si Posy le lui demandait au lieu de le lui ordonner, comme le faisaient sa mère et sa sœur, Sophie n'avait pas vraiment d'autre choix que d'accepter.

— Je suis fille unique, dit-elle.

— Et c'est tout ce que vous me direz à ce sujet, murmura Benedict.

— Et c'est tout ce que je vous dirai à ce sujet, confirma-t-elle.

— Très bien.

Il lui adressa un sourire de prédateur.

— Dans ce cas, quelles questions suis-je autorisé à vous poser ?

— Eh bien... aucune.

— Pas la moindre ?

— J'imagine que vous pourriez réussir à me faire avouer que ma couleur préférée est le vert, mais à part cela, je ne vous donnerai aucun indice concernant mon identité.

— Pourquoi tant de mystère ?

— Si je réponds à cela, dit-elle avec un sourire énigmatique, à présent très à l'aise dans son rôle de belle inconnue, je n'aurai plus aucun secret pour vous, n'est-ce pas ?

Il se pencha imperceptiblement vers elle.

— Vous pourrez toujours en inventer de nouveaux.

Sophie recula d'un pas. Il avait soudain les yeux brillants, et elle avait surpris assez de conversations entre les domestiques pour comprendre ce que cela signifiait. Si excitant que soit ce petit jeu, elle n'était pas aussi hardie qu'elle voulait bien le laisser croire.

— Ce bal masqué, dit-elle, est par définition un mystère.

— Dans ce cas, posez-moi des questions. Je n'ai rien à dissimuler.

Elle écarquilla les yeux.

— Vraiment rien ? Je croyais que tout le monde avait son jardin secret !

— Pas moi. Ma vie est d'une banalité désespérante.

— Vous ne me ferez pas croire cela.

— C'est pourtant vrai, dit-il en haussant les épaules. Je n'ai jamais séduit une innocente, encore moins une femme mariée. Je n'ai pas de dettes de jeu, et mes parents étaient d'une absolue fidélité l'un envers l'autre.

En d'autres termes, il n'était pas un bâtard, songea Sophie. Cette pensée lui serra le cœur. Non parce que Benedict

Bridgerton était un enfant légitime, mais parce que jamais il ne l'aurait courtisée, du moins pas de façon honnête, s'il avait connu le secret de sa naissance.

— Vous ne m'avez toujours pas posé de question, lui rappela-t-il.

Sophie cligna des yeux, étonnée. Il avait donc parlé sérieusement ?

— Très... très bien, balbutia-t-elle, prise de court. Quelle est votre couleur préférée ?

Il sourit.

— Vous n'allez pas gaspiller votre question pour ça ?

— Je n'ai droit qu'à une question ?

— C'est plus qu'équitable, étant donné que vous ne m'en avez accordé aucune.

Il se pencha un peu plus vers elle, une lueur au fond de ses yeux bruns.

— Et la réponse est : bleu.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta-t-il.

— Oui, pourquoi ? Est-ce à cause de l'océan ? du ciel ? Ou juste parce que cette couleur vous plaît ?

Benedict regarda sa compagne, intrigué. Pourquoi aimait-il le bleu ? C'était vraiment une drôle de question ! N'importe qui d'autre se serait contenté de sa réponse, mais cette jeune femme – dont il ignorait toujours le nom – voulait en savoir plus.

— Seriez-vous peintre ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, je suis juste curieuse.

— Pourquoi votre couleur préférée est-elle le vert ?

Elle soupira, et son regard s'emplit de nostalgie.

— Parce qu'elle m'évoque l'herbe, les feuilles et les prés, le plaisir de courir pieds nus en été dans la pelouse, l'odeur du gazon lorsque les jardiniers viennent de le tondre...

— Qu'est-ce que la couleur de l'herbe a à voir avec son parfum ?

— Peut-être rien. Peut-être tout. Autrefois, je vivais à la campagne, et...

Sophie se reprit de justesse. Elle n'avait pas eu l'intention d'en dire autant. Mais, après tout, quel mal y avait-il à avouer un fait aussi insignifiant ?

— Étiez-vous plus heureuse, là-bas ? demanda Benedict d'un ton calme.

Elle hocha la tête, tandis qu'un léger frisson la parcourait. Lady Whistledown ne devait pas avoir échangé plus de trois mots avec Benedict Bridgerton, car jamais elle n'avait écrit qu'il était sans doute l'homme le plus intuitif de Londres. Lorsqu'il la regardait dans les yeux, Sophie avait l'étrange impression qu'il voyait jusqu'au fond de son âme.

— Vous devez aimer les promenades au parc, dans ce cas, poursuivit-il.

— Oui, mentit-elle.

Le parc ? Pas une fois elle n'avait eu le temps d'y aller ! Araminta ne lui accordait jamais une journée de congé, contrairement aux autres domestiques.

— Il faudra que nous allions nous promener ensemble, dit Benedict.

Afin de ne pas avoir à lui répondre, Sophie lui rappela :

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi le bleu était votre couleur favorite.

Il pencha légèrement la tête de côté et ses yeux se plissèrent, signe qu'il n'était pas dupe de son stratagème.

— Je ne sais pas, répondit-il simplement. Peut-être pour la même raison que vous : parce qu'elle me rappelle quelque chose qui me manque. Il y a un lac à Aubrey Hall – là où j'ai grandi, dans le Kent – mais ses eaux semblent toujours plus grises que bleues...

— Parce qu'elles réfléchissent le ciel, je suppose, répondit Sophie.

— Lequel est plus souvent gris que bleu, compléta Benedict dans un éclat de rire. C'est peut-être cela qui me manque, le soleil et le ciel bleu.

— S'il ne pleuvait pas, répondit Sophie en souriant, nous ne serions pas en Angleterre.

— Je suis allé en Italie, une fois. Il y fait toujours beau.

— Ce doit être le paradis.

— C'est ce qu'on pourrait penser, dit-il, mais là-bas, j'ai fini par regretter le temps pluvieux.

— J'ai du mal à y croire, répondit-elle en riant. Moi, j'ai l'impression d'avoir passé la moitié de ma vie derrière une fenêtre, à maudire la pluie.

— Si elle disparaissait, elle vous manquerait.

Sophie réfléchit. Y avait-il des aspects de sa vie qu'elle regretterait, s'ils disparaissaient ? Elle ne pleurerait ni Araminta ni Rosamund, c'était certain. Elle aurait peut-être du mal à oublier Posy, et aussi la douce lumière qui baignait sa petite chambre sous les toits lorsque les rayons du soleil matinal jouaient à travers la vitre. Elle aurait sans doute la nostalgie de la solidarité que lui manifestaient en général les autres domestiques, même s'ils savaient qu'elle était la bâtarde de l'ancien comte.

Mais il était peu probable qu'elle en vienne un jour à regretter tout cela... pour la simple raison qu'elle n'était pas près de changer de vie. Après cette soirée – cette merveilleuse, magique et unique soirée –, son existence reprendrait son cours habituel.

Si elle avait été plus forte et plus courageuse, elle aurait quitté Penwood House depuis des années, mais cela aurait-il amélioré sa condition ? Même si elle détestait la vie que lui faisait mener Araminta, Sophie n'avait guère de chances de voir sa situation prendre un tour plus heureux en s'en allant. Elle aurait aimé être gouvernante, et elle était certainement qualifiée pour un tel poste, mais les places étaient rares pour celles qui n'avaient pas de références, et Araminta ne risquait pas de lui en fournir.

— Vous êtes bien silencieuse, dit doucement Benedict.

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

— À ce qui me manquerait – et à ce que je ne regretterais pas – si ma vie changeait du tout au tout.

Le regard de son compagnon se fit plus acéré.

— Pensez-vous que votre existence soit sur le point de se transformer ?

Sophie secoua la tête et, s'efforçant de chasser toute tristesse de sa voix, répondit :

— Non.

La voix de son compagnon se fit si basse qu'elle n'était plus qu'un souffle.

— Le voudriez-vous ?

— Oui, répondit-elle dans un soupir. Oh, oui !

Il prit ses mains, les porta à ses lèvres et les embrassa l'une après l'autre avec délicatesse.

— Dans ce cas, commençons tout de suite, dit-il. Et demain, vous serez une autre femme.

— Ce soir, je suis une autre femme, rectifia-t-elle dans un murmure. Demain... je ne serai plus là.

Benedict l'attira contre lui et déposa un baiser infiniment léger sur son front.

— Alors, nous allons devoir mettre dans cette soirée une vie entière.

Votre dévouée chroniqueuse attend avec impatience de voir les tenues qu'auront choisies les invités du bal costumé chez les Bridgerton. On dit qu'Éloïse Bridgerton projette de se déguiser en Jeanne d'Arc et que Pénélope Featherington, qui en est à sa troisième saison et rentre d'un séjour chez des cousins irlandais, portera un costume de lutin. Mlle Posy Reiling, belle-fille de l'ancien comte de Penwood, envisage de venir en sirène, ce que nous avons hâte de voir, mais sa sœur aînée, Mlle Rosamund Reiling, n'a rien voulu révéler de son propre déguisement.

Quant à ces messieurs, si l'on en juge par les précédents bals masqués, les plus corpulents seront en Henri VIII, les plus minces en Alexandre le Grand ou en diable, et les plus blasés (parmi lesquels, à n'en pas douter, figurent les frères Bridgerton à marier) resteront eux-mêmes, en habit de soirée classique simplement agrémenté pour l'occasion d'un loup de velours noir.

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY WHISTLEDOWN,
5 juin 1815

— Faites-moi danser, dit Sophie sur une impulsion.

Benedict lui décocha un sourire amusé, mais il referma ses doigts avec force autour des siens.

— Je croyais que vous ne saviez pas, murmura-t-il.

— Je croyais que vous deviez m'apprendre, répondit-elle sur le même ton.

Il la regarda un long moment, les yeux plongés dans les siens, puis il tira sur sa main.

— Venez, dit-il.

Il l'entraîna le long d'un couloir, lui fit gravir une volée de marches, tourna à un angle et s'arrêta devant des portes vitrées dont il tourna les poignées en fer forgé. Il ouvrit les deux battants, révélant une petite terrasse ornée de plantes en pot et meublée de deux chaises longues.

— Où sommes-nous ? demanda Sophie en regardant autour d'elle.

— Juste au-dessus de la terrasse de la salle de bal, expliqua-t-il en refermant les portes-fenêtres derrière eux. Vous n'entendez pas la musique ?

À vrai dire, Sophie entendait surtout le brouhaha des conversations, mais en prêtant l'oreille, elle pouvait distinguer les notes légères d'un orchestre.

— Hændel ! dit-elle avec un sourire radieux. Ma gouvernante avait une boîte à musique qui jouait ce passage-là.

— Vous étiez très attachée à elle, dit-il tranquillement.

Sophie, qui avait fermé les yeux pour fredonner la mélodie, les rouvrit, surprise par ses paroles.

— Comment l'avez-vous deviné ?

— De la même façon que j'ai compris que vous étiez plus heureuse à la campagne.

Il tendit une main vers elle pour effleurer sa joue et traça de son doigt ganté une ligne qui courut jusqu'à sa mâchoire.

— Je l'ai lu sur votre visage.

La jeune femme demeura silencieuse un instant, puis elle s'écarta.

— Eh bien... oui, j'ai passé plus de temps avec elle qu'avec qui que ce soit d'autre dans la maisonnée.

— Votre enfance a dû être bien solitaire.

— Parfois, elle l'a été...

Elle se dirigea vers la balustrade, s'y appuya des deux mains et se plongea dans la contemplation de la nuit d'un noir d'encre.

— Et parfois non.

Puis elle pivota soudain sur ses talons, le sourire aux lèvres, et Benedict comprit qu'elle ne lui dévoilerait rien de plus sur elle.

— La vôtre, en revanche, a dû être tout sauf solitaire, avec tant de frères et sœurs...

— Vous savez qui je suis, dit-il sur le ton de la constatation. Elle hocha la tête.

— Maintenant, oui.

Il la rejoignit près de la rambarde et, croisant les bras, s'y appuya d'une hanche.

— Qu'est-ce qui m'a trahi ?

— Votre frère. Vous êtes tellement semblables...

— Même avec un masque ?

— Même avec un masque, confirma-t-elle avec un sourire indulgent. Lady Whistledown parle souvent de vous, et elle ne manque jamais de souligner votre ressemblance.

— Et savez-vous quel frère je suis ?

— Benedict, bien sûr. Si lady Whistledown dit vrai lorsqu'elle affirme que vous êtes le plus grand.

— Vous feriez une fameuse détective.

Elle eut l'air un peu embarrassée.

— Je ne fais rien de plus que lire un journal mondain. Comme tout le monde ici, je suppose.

Benedict la considéra quelques instants. Avait-elle compris qu'elle venait de lui révéler un indice supplémentaire sur elle ? Si elle ne l'avait reconnu que grâce à la lecture du *Whistledown*, cela signifiait qu'elle n'avait fait que récemment son entrée dans le monde... Peut-être même ne l'avait-elle pas encore faite. Dans un cas comme dans l'autre, elle n'était aucune des jeunes femmes à qui sa mère l'avait présenté.

— Qu'est-ce que votre lecture du *Whistledown* vous a révélé d'autre sur moi ? demanda-t-il avec un sourire paresseux.

— Vous espérez des flatteries ? demanda-t-elle en étirant imperceptiblement les lèvres, lui retournant son demi-sourire. Car vous n'ignorez pas que lady Whistledown épargne presque toujours l'acidité de sa plume aux Bridgerton. Elle ne semble avoir que des louanges à adresser à votre famille.

— Ce qui permet quelques conjectures au sujet de son identité, ajouta-t-il. Certains pensent qu'elle pourrait être une Bridgerton.

— Est-ce le cas ?

Il esquissa un haussement d'épaules évasif.

— Pas à ma connaissance. Et vous n'avez pas répondu à ma question.

Elle parut surprise.

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— À défaut d'en apprendre plus sur vous, je saurai au moins ce que vous connaissez de moi.

Souriante, elle passa le bout de son doigt sur sa lèvre inférieure d'un air délicieusement pensif.

— Voyons... Le mois dernier, vous avez gagné une absurde course de chevaux à Hyde Park.

— Elle n'avait rien d'absurde, protesta-t-il, et elle m'a enrichi de cent livres sterling.

Elle lui décocha un regard espiègle.

— Les courses de chevaux sont presque toujours absurdes.

— C'est bien d'une femme, maugréa-t-il.

— Ma foi, je suis...

— Oui, j'avais remarqué, coupa-t-il.

Cela la fit sourire.

— Eh bien, quoi d'autre ? reprit-il.

— Selon le *Whistledown* ?

Elle tapota sa joue du bout du doigt.

— Un jour, vous avez décapité la poupée de votre sœur.

— Je me demande toujours comment elle l'a appris, grommela Benedict.

— Peut-être lady Whistledown est-elle vraiment une Bridgerton, après tout ?

— Impossible. Non que nous ne soyons pas assez intelligents pour écrire de tels billets ! s'empressa-t-il de préciser. Disons plutôt que si lady Whistledown faisait partie des Bridgerton, les autres membres de la famille l'auraient forcément démasquée.

Elle éclata de rire à ces paroles. Benedict l'observa, se demandant si elle était consciente de lui avoir dévoilé un nouvel indice sur son identité. Lady Whistledown avait relaté la rencontre infortunée de la poupée avec une guillotine deux ans auparavant, dans l'un de ses premiers articles. Désormais,

on pouvait recevoir le journal même à la campagne, mais à l'époque, le *Whistledown* n'était adressé qu'aux Londoniens.

Cela signifiait que la mystérieuse jeune femme se trouvait à Londres deux ans auparavant. Cependant, ce n'était qu'après avoir rencontré Colin qu'elle avait compris qui il était.

Elle vivait ici, en ville, mais elle n'avait pas fréquenté le monde. Peut-être était-elle la plus jeune de sa famille et avait-elle dû se contenter de la lecture du *Whistledown* pendant que ses sœurs profitaient des joies de la saison...

Cela ne suffisait pas à déterminer son identité, mais c'était un début.

— Que savez-vous d'autre ? lui demanda-t-il, dans l'espoir qu'elle révélerait de nouveaux détails par inadvertance.

Elle rit. Tout cela semblait l'amuser follement !

— Votre nom n'a jamais été sérieusement associé à celui d'une jeune femme, et votre mère désespère de vous voir convoler en justes noces.

— La pression s'est quelque peu atténuée depuis que mon frère aîné s'est marié.

— Le vicomte ?

Benedict hocha la tête.

— Lady Whistledown en a parlé dans ses colonnes, reprit-elle.

— Abondamment, mais...

Il se pencha vers elle et baissa la voix.

— ... certains détails lui ont échappé.

— Vraiment ? demanda-t-elle sans dissimuler sa curiosité. Lesquels ?

Il secoua la tête.

— Tss, tss... Je ne vous révélerai rien des secrets de la cour qu'a menée mon frère si vous refusez de me dire votre nom.

Elle esquissa une moue amusée.

— La cour ? Vous voulez dire, le siège en règle ! D'après lady Whistledown...

— Lady Whistledown, coupa-t-il d'un ton condescendant, n'a pas accès à l'intimité de toutes les familles londoniennes.

— Elle semble pourtant bien connaître la plupart d'entre elles.

— Croyez-vous ? demanda-t-il. Je ne suis pas de cet avis. Par exemple, quelque chose me dit que si lady Whistledown se trouvait ici, sur cette terrasse, elle ne saurait rien de votre identité.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent derrière son masque, ce qui n'était pas pour déplaire à Benedict. Il croisa les bras.

— N'est-ce pas exact ?

Elle hocha la tête.

— Avec ce déguisement, je ne vois pas qui pourrait me reconnaître.

Il haussa les sourcils.

— Et si vous ôtiez votre masque ? Pourrait-elle vous identifier ?

S'écartant de la rambarde, elle fit quelques pas vers le centre de la terrasse.

— Je n'ai pas l'intention de répondre à cela.

Il la suivit.

— Je n'en espérais pas tant, mais cela ne coûtait rien de poser la question.

Sophie pivota sur ses talons... et son souffle se bloqua dans sa poitrine lorsqu'elle se rendit compte que Benedict Bridgerton ne se trouvait qu'à quelques pouces d'elle. Elle l'avait entendu la suivre, mais n'avait pas deviné qu'il était aussi près. Elle ouvrit la bouche pour protester, avant de s'apercevoir qu'elle ne savait que dire. Elle ne pouvait que le regarder, fascinée par ses yeux sombres qui la dévisageaient derrière son masque.

Elle était incapable de parler. Même respirer lui était difficile !

— Vous n'avez toujours pas dansé avec moi, fit-il remarquer.

Sophie demeura immobile tandis qu'il posait sa large main au creux de son dos, mais sa peau fut parcourue de frissons là où il la touchait, et l'air lui parut soudain lourd et brûlant.

C'était donc cela, le désir, comprit-elle. Ce mystérieux désir dont les bonnes discutaient en riant sous cape, et dont les

jeunes femmes bien nées n'étaient pas censées avoir entendu parler...

Mais elle n'était pas une jeune femme bien née, songea-t-elle dans un élan de rébellion. Elle était une bâtarde, l'enfant illégitime d'un aristocrate. Elle n'appartenait pas à la bonne société et n'en ferait jamais partie. Pourquoi aurait-elle dû se plier à ses règles ?

Sophie s'était toujours juré de ne jamais être la maîtresse d'un homme, de ne jamais mettre au monde un petit bâtard à qui elle ferait endurer le même destin que le sien, mais pour l'instant, elle n'envisageait rien d'aussi hardi. Il ne s'agissait que d'une danse, d'une soirée... au pire d'un baiser.

Certes, cela suffisait à ruiner une réputation, mais en avait-elle seulement une ? Elle n'appartenait pas à ce monde ; elle n'avait que faire des convenances qui le régissaient. Et, au moins une fois dans sa vie, elle voulait connaître l'ivresse d'une nuit de bonheur...

Elle leva les yeux.

— Vous n'allez pas vous sauver, alors ? murmura-t-il, tandis qu'une lueur passait dans ses yeux sombres, brûlante et excitante.

Elle secoua la tête, tout en s'apercevant qu'une fois de plus, il avait suivi le cours de ses réflexions. Cela aurait dû l'effrayer que cet homme lise si aisément dans ses pensées, mais dans la fièvre de la nuit, avec la brise qui soulevait les mèches libres de ses cheveux et les accords entraînants qui montaient vers la terrasse, cela lui parut plutôt exaltant.

— Où dois-je mettre ma main ? demanda-t-elle. Il faut que j'apprenne.

— Juste ici, sur mon épaule, expliqua-t-il. Non, un peu plus bas. Là, vous y êtes.

— Vous devez me trouver affreusement ridicule de ne pas savoir danser.

— En fait, je vous trouve surtout extrêmement courageuse de l'avouer.

Il prit son autre main et l'éleva avec douceur.

— La plupart des dames de ma connaissance auraient prétexté une blessure ou feint de ne pas aimer la danse.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je ne suis pas assez bonne actrice pour prétendre que cela ne m'intéresse pas, avoua-t-elle.

Dans ses reins, la main de son cavalier se crispa.

— Écoutez la musique, lui ordonna-t-il d'une voix étrangement rauque. L'entendez-vous monter et descendre ?

Elle secoua la tête.

— Concentrez-vous, murmura-t-il en approchant ses lèvres de son oreille. Une, deux, trois ; une, deux, trois...

Sophie ferma les paupières et chassa de son esprit le brouhaha des conversations au rez-de-chaussée, jusqu'à ce qu'elle ne distingue plus que les accords mélodieux qui montaient de l'orchestre. Son souffle se ralentit, et elle s'aperçut qu'elle se balançait au rythme de la musique, suivant le tempo que Benedict susurrait à son oreille.

— Une, deux, trois ; une, deux, trois...

— Je l'entends, chuchota-t-elle.

Il sourit. Elle n'aurait pu dire ce qui lui permettait de l'affirmer, car elle avait toujours les yeux clos, mais elle le savait. Elle l'entendait dans son souffle.

— Parfait, dit-il. Maintenant, regardez mes pieds et laissez-moi vous guider.

Ouvrant les paupières, Sophie baissa la tête.

— Une, deux, trois ; une, deux, trois...

Indécise, elle fit un pas de côté... et lui écrasa le pied.

— Oh, pardon ! s'écria-t-elle.

— Mes sœurs ont fait bien pire, affirma-t-il. Ne renoncez pas.

Elle fit une nouvelle tentative... et soudain, il lui sembla que ses pieds savaient d'eux-mêmes comment se placer.

— Oh ! s'écria-t-elle. C'est merveilleux !

— Maintenant, ordonna-t-il, levez les yeux.

— Je vais trébucher !

— Je vous retiendrai, promit-il. Regardez-moi.

Sophie obtempéra. À l'instant où elle plongeait les yeux dans les siens, elle eut l'impression que quelque chose en elle était pris dans les mâchoires d'un piège. Elle ne put détourner la tête. Benedict Bridgerton l'entraîna en une longue série

de cercles et de spirales tout autour de la terrasse, d'abord lentement, avant de prendre de la vitesse, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle ait le vertige et le souffle court.

Et pendant tout ce temps, pas un instant il ne la quitta des yeux.

— Que ressentez-vous ? demanda-t-il.

— Tout ! répondit-elle en riant.

— Qu'entendez-vous ?

— La musique.

Les yeux de Sophie s'agrandirent d'excitation.

— Elle me fait vibrer comme jamais je ne l'aurais cru possible.

Les mains de Benedict se serrèrent plus fort sur elle, et l'espace qui les séparait se réduisit de quelques pouces.

— Que voyez-vous ? demanda-t-il.

Sophie trébucha, mais elle ne détacha pas son regard du sien.

— Mon âme, murmura-t-elle. Je vois tout au fond de mon âme.

Il cessa de danser.

— Qu'avez-vous dit ? chuchota-t-il.

Elle demeura silencieuse, craignant d'avoir gâché cet instant si merveilleusement intense, presque magique.

Non, ce n'était pas cela. Elle avait peur de l'avoir rendu meilleur encore, ce qui ne ferait qu'ajouter à son désespoir lorsque minuit sonnerait et qu'elle devrait retourner à la réalité.

Comment, après une telle expérience, pourrait-elle recommencer à cirer les chaussures d'Araminta ?

— Je sais ce que vous avez dit, reprit-il d'une voix rauque. Je vous ai entendue, et...

— Taisez-vous ! supplia-t-elle.

Elle ne voulait pas l'entendre répondre qu'il partageait ce qu'elle ressentait. Elle ne voulait pas entendre quoi que ce soit qui la ferait se languir de cet homme pour toujours.

Hélas ! Il était peut-être déjà trop tard pour cela.

Il la dévisagea pendant ce qui lui sembla durer une éternité.

— D'accord, murmura-t-il. Je ne dirai pas un mot.

Puis, sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, il posa ses lèvres sur les siennes avec une douceur exquise et une infinie tendresse.

Avec une lenteur délibérée, il frotta sa bouche contre la sienne, d'un côté, puis de l'autre, en une caresse légère qui alluma de délicieux petits frissons sur la peau de Sophie.

Cet homme n'avait qu'à lui effleurer les lèvres pour qu'elle ressentit l'écho de son baiser jusqu'au plus profond de son être ! C'était là une sensation étrange... et merveilleuse.

Ensuite, de sa large main toujours plaquée au creux de ses reins – celle qui l'avait si facilement entraînée dans le rythme de la valse –, il commença à l'attirer à lui. Sous cette pression lente mais inexorable qui rapprochait leurs deux corps, Sophie sentit monter en elle une vague de chaleur qui se transforma en un véritable brasier lorsqu'il la serra contre lui.

Il était si grand, si solide... Entre ses bras, elle avait l'impression d'être la plus belle femme du monde.

Soudain, tout semblait possible. Tout, même une vie libre de servitude et d'humiliations.

Son baiser se fit plus impérieux, plus hardi. De la pointe de la langue, il lécha le coin de ses lèvres. Sa main, qui la tenait toujours comme pour valser, descendit le long de son bras, avant de remonter jusqu'à son dos pour se poser au creux de sa nuque. De ses doigts, il entreprit de dénouer son chignon.

— Vos cheveux sont comme de la soie, murmura-t-il.

Sophie ne put s'empêcher de rire, car il portait des gants. Il s'écarta légèrement d'elle et demanda d'un air amusé :

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Comment pouvez-vous savoir cela ? Vos mains sont gantées !

Il lui décocha un sourire espiègle, à la fois étourdissant de charme et irrésistiblement attendrissant.

— Je l'ignore, admit-il, mais c'est une évidence.

Son sourire se fit plus intense.

— Cela dit, je compte bien le vérifier sur-le-champ.

Il tendit la main devant elle.

— Me feriez-vous la faveur...

Il fallut quelques instants à Sophie pour comprendre ce qu'il attendait d'elle. Elle laissa échapper un petit soupir nerveux et, reculant d'un pas, prit sa main dans les siennes. Puis, d'un geste lent, elle pinça l'extrémité de chacun des doigts et tira légèrement, écartant le gant jusqu'à ce qu'elle puisse le faire glisser le long de sa main.

Elle leva les yeux. Une étrange lueur s'était allumée dans ses iris bruns. Elle y reconnut l'étincelle du désir charnel... ainsi qu'une autre émotion, plus spirituelle.

— Il faut que je vous touche, murmura-t-il.

Il posa sa main nue en coupe sur la joue de Sophie, avant de passer le bout de ses doigts sur sa peau en une lente caresse jusqu'à la racine de ses cheveux, près de son oreille. Là, il tira doucement pour dégager une mèche de son chignon. Tel un ressort, celle-ci s'enroula en une boucle d'or autour de son doigt. Fascinée, Sophie ne parvenait pas à en détacher le regard.

— J'avais tort, chuchota-t-il. Ils sont encore plus doux que la soie.

Soudain prise elle aussi d'une folle envie de le toucher, Sophie tendit une main.

— À mon tour, dit-elle dans un souffle.

Les yeux de Benedict étincelèrent. Il entreprit de lui retirer son gant de la même façon qu'elle l'avait fait... mais au lieu de tirer dessus, il posa ses lèvres au bord de l'ourlet, au creux de son coude, embrassant cette zone de peau tiède et tendre.

— Là aussi, vous êtes plus douce que la soie, murmura-t-il.

Saisie d'un vertige, Sophie se retint à son épaule de sa main libre.

Il tira enfin sur le gant, qu'il fit glisser avec une insoutenable lenteur, ses lèvres toujours près de l'ourlet. Écartant à peine sa bouche de la peau de Sophie, il leva les yeux vers elle.

— Vous me pardonnerez si je m'attarde un instant ici...

Incapable de parler, elle opina.

De la pointe de la langue, il traça un sillon de feu à l'intérieur de son bras.

— Oh ! gémit-elle.

— Il me semblait que cela vous plairait, reprit-il, caressant de son souffle sa peau nue.

Elle hochla la tête. Du moins, elle essaya. Y parvint-elle vraiment ? Elle n'aurait su le dire.

De ses lèvres, il poursuivit son ballet sensuel jusqu'à son poignet. Là, il s'immobilisa une seconde, avant d'achever son chemin au milieu de la paume de Sophie.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en redressant la tête, sans toutefois lâcher sa main.

Elle secoua la tête.

— Il faut que je le sache.

— Je ne peux pas vous le dire.

Puis, comprenant qu'il ne se satisferait pas d'un refus pur et simple, elle ajouta :

— Pas encore.

Il prit l'un de ses doigts, qu'il frotta délicatement contre ses lèvres.

— Je vous verrai demain, dit-il doucement. Je passerai chez vous ; je veux voir où vous vivez.

Sans répondre, elle carra les épaules, s'interdisant de faiblir.

— Je veux rencontrer vos parents. Faire la connaissance de votre animal de compagnie, poursuivit-il d'une voix étrangement hésitante. Me comprenez-vous ?

La musique et les conversations leur parvenaient par vagues, mais sur la terrasse, on n'entendait plus que leurs souffles haletants.

— Je veux...

La voix de Benedict n'était plus qu'un murmure, et une lueur incrédule brillait au fond de ses yeux, comme s'il était le premier surpris par ses paroles.

— Je veux votre avenir. Je veux tout de vous.

— Ne dites rien de plus, supplia-t-elle. S'il vous plaît. Pas un seul mot.

— Alors, donnez-moi votre nom. Il faut que je sache où vous trouver demain.

— Je...

Elle entendit alors un bruit étrange, un tintement aux notes graves et exotiques.

— Qu'est-ce ?

— Un gong, expliqua-t-il. Pour signaler qu'il est temps de retirer nos masques.

Une bouffée de panique envahit Sophie.

— Pardon ?

— Il doit être minuit.

— Déjà ? gémit-elle.

Il hocha la tête.

— Il est l'heure de me montrer votre visage.

Sophie porta la main à sa tempe pour plaquer le loup contre sa peau d'un geste ferme, comme si elle pouvait le coller sur son visage par la seule force de sa volonté.

— Est-ce que tout va bien ? lui demanda Benedict.

— Je dois m'en aller ! s'écria-t-elle.

Sans un mot de plus, elle prit ses jupes à pleines mains et s'enfuit de la terrasse. Dans son dos, elle l'entendit l'appeler :

— Attendez !

Elle devina qu'il tentait de la rattraper lorsque, dans un sifflement d'air, le bras de Benedict se referma là où elle se trouvait encore quelques secondes auparavant.

Non seulement elle était vive comme l'éclair, mais elle était dans un état de peur panique. Elle dévala l'escalier comme si elle avait le diable à ses trousses.

Elle s'élança dans la salle de bal – elle savait que Benedict serait un redoutable poursuivant et qu'elle aurait plus de chances de lui échapper en se perdant dans la foule. Il lui suffisait de parvenir de l'autre côté de la salle, puis de s'échapper par une porte latérale. Une fois dehors, elle contournerait la maison pour retrouver l'attelage, qui devait déjà l'attendre.

Les danseurs étaient occupés à retirer leurs masques, et l'assemblée résonnait de rires enthousiastes. Sophie joua des coudes, prête à tout pour arriver la première du côté opposé de l'immense salle de réception. Elle jeta un regard affolé par-dessus son épaule. Benedict était entré dans la salle de bal et scrutait la foule d'un regard perçant. Il ne semblait pas l'avoir encore retrouvée, mais ce n'était qu'une question de secondes. Sa robe argentée la désignait à tous les regards.

Elle continua sa pénible progression, n'hésitant pas à bousculer les invités sur son passage. Une bonne moitié d'entre eux ne parut même pas s'en apercevoir ; sans doute avaient-ils trop bu.

— Désolée ! marmonna-t-elle en donnant un coup dans les côtes d'un Jules César.

— Pardon, maugréa une Cléopâtre qui venait de lui marcher sur le pied.

Sophie poursuivit sa course à travers la cohue.

— Excusez-moi, je...

Elle leva les yeux... et crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Elle se trouvait face à Araminta.

— Regardez donc où vous allez, coupa celle-ci d'un ton hautain.

Bouche bée, Sophie la regarda faire virevolter les jupes de son costume de reine Élisabeth et s'éloigner.

Araminta ne l'avait pas reconnue ! Si Sophie n'avait pas été si pressée de quitter Bridgerton House, elle en aurait crié de joie.

Elle regarda de nouveau derrière elle. Son poursuivant l'avait retrouvée ! Il s'était élançé dans sa direction à travers la foule, qu'il fendait bien plus rapidement qu'elle ne l'avait fait. Étouffant un petit cri de stupeur, elle reprit sa course, galvanisée par l'effroi. Elle faillit renverser deux déesses grecques, mais finit par atteindre la porte.

Elle se permit un dernier coup d'œil en arrière et s'aperçut que Benedict était retardé par une vieille dame munie d'une canne. Elle s'élança hors de l'hôtel particulier et descendit les marches du perron. L'attelage aux armes des Penwood l'attendait, exactement comme l'avait dit Mme Gibbons.

— Allez-y ! cria-t-elle au cocher, effrayée.

Un instant plus tard, la calèche roulait à tombeau ouvert sur le pavé londonien.

Plus d'un invité au bal masqué a rapporté avoir vu Benedict Bridgerton au bras d'une superbe inconnue vêtue d'une robe argentée.

Malgré ses efforts, votre dévouée chroniqueuse n'est pas parvenue à découvrir le nom de la mystérieuse lady. Et si elle en est incapable, vous pouvez être sûrs que l'identité de la belle est un secret bien gardé !

LA CHRONIQUE MONDAINE DE LADY WHISTLEDOWN,
7 juin 1815

Elle avait disparu.

Au beau milieu du trottoir devant Bridgerton House, Benedict, essoufflé, scruta les alentours. Grosvenor Square était envahi par les attelages. Elle pouvait se trouver dans n'importe lequel de ces véhicules, à l'arrêt sur la chaussée, pris dans la circulation. Ou peut-être était-elle dans l'une de ces trois calèches qui venaient de s'échapper de l'embouteillage et s'apprêtaient à tourner à l'angle de la place...

Quoi qu'il en soit, elle lui avait échappé.

Pour un peu, il aurait étranglé lady Danbury, qui lui avait mis sa canne dans les jambes et avait entrepris de lui donner son avis sur les costumes de presque tous les invités. Le temps qu'il se libère, la belle inconnue avait disparu par une des portes latérales de la salle de bal.

Benedict savait qu'elle n'avait pas l'intention de croiser de nouveau son chemin.

Il laissa échapper un chapelet de jurons colorés. Aucune des jeunes femmes que sa mère avait fait défiler devant lui – et